



1613

CAMILLE LEMONNIER

THÉÂTRE

LE MORT

LES MAINS

LES YEUX QUI ONT VU



W H

1903

al

THÉÂTRE

ŒUVRES DE CAMILLE LEMONNIER

ROMANS ET NOUVELLES

Un Coin de Village. — Un Mâle. — Le Mort. — Thérèse Monique. — L'Hystérique. — Happe-Chair. — Ceux de la glèbe. — Noëlis flamands. — Madame Lupar. — Le Possédé. — Dames de Volupté. — La Fin des Bourgeois. — Claudine Lamour. — Le Bestiaire. — L'Arche. — L'Ironique Amour. — L'Île vierge. — L'Homme en Amour. — La Vie Secrète. — Adam et Eve.

CONTES POUR LES ENFANTS

Bébés et Joujoux. — Histoires de huit Bêtes et une Poupée. — La Comédie des Jouets. — Les Jouets parlants.

CRITIQUES D'ART

Gustave Courbet et son Œuvre. — Mes Médailles. — Histoire des Beaux-Arts en Belgique. — En Allemagne. — Les Peintres de la Vie.

DIVERS

Les Charniers.
La Belgique.

THÉÂTRE

Un Mâle, 4 actes, en collaboration avec A. BAHIER et J. DUBOIS.

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

CAMILLE LEMONNIER

THÉÂTRE

LE MORT

LES MAINS

LES YEUX QUI ONT VU

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

—
1899

Tous droits réservés

Il a été tiré cinq exemplaires sur papier de Hollande numérotés.



PG
2337
L4A19
1899

1891-1896

Ces trois pièces furent écrites, — *Le Mort* en 1891, — *Les Mains* en 1892, — *Les Yeux qui ont vu* en 1896. Ce sont trois aspects successifs d'humanité manifestés par trois formes d'art différentes.

Le Mort, à travers le relief nerveux et abrégé de la pantomime, se propose une farce tragique dont le personnage essentiel ne cesse pas d'être l'ironique destin sous les apparences harcelantes du spectre.

Il s'est trouvé que le drame mimé, avec ses masques nocturnes et muets, correspondait à la condition de l'être impulsif, muré dans ses silences intérieurs. Dans *Les Mains*, la tragédie seule subsiste ; des paysans y vocifèrent comme des rois antiques ; et le protagoniste est devenu la conscience.

Le Mort et *Les Mains*, la parodie et le drame, concluent par une humble parabole où passent le berger et le fossoyeur, où tout le monde regarde au loin, où la vie arrive après la mort. *Les Yeux qui ont vu*, c'est une pauvre femme des villages qui, en mourant pour s'égalier au sacrifice de Christ, les ouvre aux clartés du Nouvel Evangile. Des images naïves et solennelles y imprègnent d'un air mystique les simples réalités de l'existence ; et ces images se rapportent à la conjecture d'une humanité har-

monieuse et libérée, après l'autre, obscure encore et enchaînée. Il faut toujours mettre quelque chose d'éternel dans ce qu'on écrit.

C'est du Peuple que sortira l'œuvre d'art qui renouvellera les aspects sensibles du monde. Il porte en lui la foi, la vérité et la justice. C'est au Peuple que je dédie ces essais d'une esthétique sociale impliquant des puissances de beauté qui se réaliseront un jour.

C. L.

LE MORT⁽¹⁾

FARCE TRAGIQUE POUR ÊTRE JOUÉE EN
PANTOMIME

TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Bruxelles, par la troupe
des Martinetti, sur la scène de l'Alcazar, le 20 avril 1894.

(1) En collaboration avec Léon Du Bois pour la musique et Paul Martinetti pour la mise à la scène.

LES FRÈRES : BAST.

BALT.

HENDRIK, leur parent.

LE GARDE-CHAMPÊTRE.

LE MEUNIER.

LE GARÇON MEUNIER.

LE TABELLION.

LE FOSSOYEUR ¹.

LE CLERC.

UN GENDARME.

KARINA, fille du meunier.

MADAME TIRE-MONDE ¹.

Créateurs des principaux rôles : MM. Paul MARTINETTI (Bast), Alfred MARTINETTI (Balt), John HEARD (Hendrik), E. JOSSET (le garde champêtre), CRAIG (le garçon meunier), CROMMELYNCK (le meunier), AMBRÉVILLE (le notaire), Mesdames Clara MARTINETTI (Karina), Joséphine MARTINETTI (une vieille fille).

¹. Les rôles du fossoyeur et de madame Tire-Monde remplacent ici les deux rôles de la première version, désignés : « Un Vieux Monsieur » et « Une Vieille Fille ».

ACTE I

LE MORT

ACTE I

Chez les frères.

La scène représente : à droite un logis délabré de paysans célibataires ; table, chaises, un bahut, une horloge, dans le fond deux grabats ; — à gauche, communiquant par une porte avec le logis, la cour aux fumiers : haie au fond, longée par un sentier ; par delà le sentier, dans le recul, les maisons du village et un clocher d'église. Il fait nuit, l'ouragan ébranle les murs. Balt, la force, et Bast, la ruse, sont assis dans l'âtre, farouches et tristes ; ils songent à la terre, ils ont peur des Esprits.

Dans la campagne, quelqu'un tout à coup a chanté. Qui ose chanter par une telle nuit d'épouvante ? Un ivrogne, bien sûr.

La voix se rapproche. On heurte à la porte. Perplexité des deux frères. Balt se décide à ouvrir. C'est leur parent Hendrik. Il est joyeux, un peu ivre. — « A boire ! » Mais ils sont avares, ils haussent les épaules, bourrus. Hendrik alors frappe sur sa poche et avec mystère leur apprend la bonne nouvelle. Il a fait un héritage, il est riche ; il prendra femme, il s'achètera une ferme.

Les frères se montrent incrédules : il faudrait voir pour croire. Mais il est prudent, il s'assure d'abord que nul témoin indiscret ne peut surprendre son secret ; et ensuite il tire un premier sac. Oh ! oh ! le sac est ventru ! Il le caresse, heureux, plein de mépris pour leur pauvreté de vieilles gens solitaires. Bon ! font les frères, un sac est un sac, voyons au moins ce qu'il y a dedans !

La corde saute, l'or se répand. — « Hein ! qu'en dites-vous ? Foin d'un logis misérable comme le vôtre... J'aurai, moi, une maison de seigneur... »

Balt et Bast se regardent. Balt pense : — « Cet argent ferait bien mon affaire. Un vieux paysan comme moi n'épouse pas une belle fille comme Karina sans poignon. Humpff ! humpff ! » Hendrik, pouffant de hâblerie et d'orgueil, extrait de ses poches un second sac... — « Et ce n'est pas tout, en voici encore... » Maintenant il ouvre un portefeuille, en retire des billets qu'il étale... — « Il y en a là pour des cent et des cent... »

Leur cupidité s'éveille. Les énormes pouces de Balt s'agitent derrière son dos. Une force aveugle le travaille, momentanément encore enchaînée, mais que va décompresser l'astucieux Bast... — « Tout cet or serait à toi si seulement... » et il fait le geste d'étrangler leur nocturne visiteur.

— A boire ! fait Hendrik.

Ils trinquent. Balt lutte contre la tentation diabolique. Mais le crime déjà est descendu dans ses mains. Il lève les poings, les laisse retomber, dominé par une suprême et passagère défaillance.

— Pense à l'argent ! lui souffle le cauteleux Bast.

Rapidement il va vers le manteau de la cheminée, enlève le crucifix et le cache au fond du bahut.

Cette fois l'esprit du mal l'emporte ; Balt se rue sur Hendrik et l'étrangle. Dix heures tintent à l'horloge.

Le crime accompli, il demeure faible comme un enfant, les yeux fixés sur les mains meurtrières. Vainement il cherche à les maîtriser : le meurtre est resté en elles. Bast, lui, s'est emparé de l'argent et l'a caché sous un des carreaux du sol.

Une rafale ébranle la porte ; ils se croient dé-

couverts. — « Non, dit Bast, ce n'était que le vent... Personne jamais ne saura... Christ lui-même, regarde, je l'ai caché dans ce bahut. »

A présent il faut faire disparaître le cadavre. Où l'enfouir? Une idée! Dans la fosse aux fumiers. Les pailles bientôt, sous leur travail forcené, se haussent. Ils croient en être quittes avec le Mort. Mais tout à coup, ô terreur! un bras apparaît, puis deux pieds, puis la tête. Le fourbe Bast se jette à genoux : — « Je t'en supplie, bon Hendrik, fais bien le mort, sois bien mort tout à fait... Nous ne t'en voulons pas... Ce n'est qu'un mauvais mouvement qui nous a passé... » La tête plonge, émerge de nouveau. Eperdus, ils comblent la fosse de ramées et de terre.

L'ouragan s'est apaisé. L'aube graduellement blanchit le ciel. On entend tinter l'angelus au clocher du village. Cette voix religieuse réveille en Bast l'ancienne piété, la foi des ancêtres. Il

commence le signe de la croix et n'ose l'achever. Les dernières ombres de la nuit se sont dissipées ; c'est bien le jour, et ils ont peur de se regarder, ils se cachent l'un de l'autre.

Un pas retentit dans le sentier. Entrée du garde-champêtre. Le garde s'étonne de leur travail matinal. Ils espèrent s'en débarrasser en le bousculant. Mais il les retient par le bras, leur demande s'ils n'ont pas vu passer un homme bâti et accoutré selon le signalement qu'il leur donne. — « Il avait été toucher un héritage à la ville, il avait plusieurs sacs d'argent dans ses poches... Je crois bien qu'il a été assassiné... »

— Oh! vraiment, assassiné? le pauvre! s'afflige hypocritement Bast. Il tire son mouchoir et pleure.

Balt observe la fosse anxieusement. Ses mains remuent comme après le crime, car le meurtre est resté en elles et ne les quittera plus.

— Tout cela n'est pas clair ! pense le garde, frappé de leur attitude équivoque. Et pour leur donner le change, il bourre sa pipe et amicalement leur demande du feu. Alors tous deux, assurés d'avoir conjuré le danger, le flattent, s'empressent.

Le garde parti, survient leur voisin le meunier, tirant par la main sa fille Karina. Celle-ci, du bout des doigts, envoie des baisers à quelqu'un qu'on n'aperçoit pas. Les deux frères, penchés sur la fosse, ne les ont pas vus venir.

— Que diable pourraient-ils bien faire là ? s'étonne le meunier.

Karina rit et se frappe le front.

— Sûrement ils ont là quelque chose.

Bast, entendant des voix, tressaille. Perdus, cette fois ! Il secoue Balt : tous deux à petites fois se retournent. Tiens ! le meunier et Karina !

Alors ils inventent une histoire. — « Les fumiers empestaient au point qu'il nous a fallu combler la fosse... Pouah ! quelle odeur ! »

Soudain la fosse remue : le Mort encore une fois fait des siennes. Blêmes, affolés de peur, ils se précipitent, se tassent sur lui.

Karina veut entraîner le meunier.

— N'en doutez plus, mon père, ils sont ivres.

Le meunier demande une explication. — « Qui de vous ou de moi a perdu la tête ? »

Bast rit.

— Karina a raison... nous avons bu hier un petit coup de trop. Voilà !

Karina, profitant du colloque, est remontée vers le fond. Un visage enfariné se dresse par dessus la haie : c'est le garçon meunier. Très vite ils se serrent les mains, échangent le serment de s'aimer toujours. Mais le meunier s'aperçoit de la disparition de sa fille ; il va la prendre par le bras et la ramène vers Balt. Le rude paysan un instant s'amollit et passe l'anneau au doigt de Karina. — « Votre père, ma belle, vous donne à moi pour femme. »

— Oui, fait le meunier, mais donnant, donnant... A vous la femme, à elle la dot.

— Oh ! dit Balt étrangement, soyez tranquille, l'argent ne me manque pas.

Mais Bast intervient.

— L'argent, hé ? j'y ai bien quelque droit aussi.

A la fin tout s'arrange. Karina, cédant aux supplications paternelles, consent au mariage. Mais, tandis qu'en signe d'accords, elle abandonne une de ses mains à Balt, elle livre l'autre aux baisers du garçon meunier par delà la haie... « Va ! tu seras toujours mon aimé, l'aimant de mon choix. »

Pendant toute cette scène, les deux frères ne cessent pas de regarder du côté de la fosse. Le Mort n'aurait qu'à recommencer ses tours ! Enfin le meunier et Karina se retirent. Mais un pauvre diable en loques, le visage masqué d'un lambeau de feutre, débouche en boitant obli-

quement du sentier par lequel ils sont partis.

— L'aumône, s'il vous plaît. »

— Hors d'ici ! gronde Balt tressaillant sous la main dont l'intrus lui a touché l'épaule.

Le pauvre vivement relève la tête. Terrifiés, ils reconnaissent le Mort.

— Oh ! dit Bast, c'est bien toi, le même qui étais dans cette fosse ?

— Oui, fait le Mort. C'est bien moi, l'homme que... (regardant Balt) tu as étranglé... C'est bien moi qu'à deux vous avez jeté dans la fosse.

Il leur donne la chasse par la cour et la maison, la main toujours tendue.

— Eh bien, reprends ton argent, dit alors Balt, nous n'en voulons plus.

— Laisse donc, insinue Bast... Que ferait-il d'une aussi grosse somme, à présent qu'il est mort ?

Et lui donnant un sol :

— Tiens, prends... C'est de bon cœur.

Le Mort, en ricanant, accepte le sol. Mais l'ironique générosité de Bast ne l'a pas désarmé : il continue à les poursuivre. Il leur signifie qu'il les poursuivra ainsi à travers l'éternité. Ils se sentent la proie de l'Inéluctable. Bast s'abat sur le lit, la tête au fond des draps. Balt détourne le visage, aplati contre le mur.

ACTE II

ACTE II

Chez le tabellion.

Celui-ci est assis devant son bureau, attendant l'arrivée de la noce. Près de lui, son clerc achève les écritures. Du seuil quelques paysans endimanchés regardent au loin venir le cortège. Tout à coup ils agitent les bras et rient, faisant fête à un couple singulier dont l'approche étonne le tabellion. C'est le fossoyeur et madame Tire-Monde, la sage-femme du village.

Le fossoyeur, en braies poudreuses et bras de chemise, la bêche sur l'épaule et le goupil-

lon dans les mains, se dandine d'un air jovial et bourru. Il s'avance en faisant à la ronde des signes d'intelligence. Madame Tire-Monde, des plumes ridicules au chapeau, un vaste cabas à la main, d'abord affecte un geste cérémonieux. Mais voilà qu'ils échangent tous deux des poignées de mains amicales en clignant de l'œil comme des personnages qu'on n'attend pas et qui pourtant savent bien que tôt ou tard on aura besoin de leur ministère. Ce sont de vieilles connaissances : ils président dans les hameaux à la mort et à la naissance ; ils sont aux deux bouts opposés de la destinée des hommes. Et gaîment ils se congratulent.

Cependant le tabellion s'est levé et va vers le fossoyeur. Il lui demande raison de l'inconvenance de son accoutrement.

Le fossoyeur rit et mime : « J'aurais beau mettre des rubans, on me reconnaîtra toujours à mon goupillon. Je suis celui qui reste le dernier quand la noce est partie. »

Là-dessus il fait mine d'asperger avec son goupillon le tabellion et l'assistance. Madame Tire-Monde, en riant, le bourre d'un coup dans l'épaule. La gaité devient générale. Le tabellion regagne son bureau.

Une musique bientôt se rapproche. Ce sont les gens de la noce, précédés d'un ménétrier avec sa pochette, d'une clarinette et d'un basson. Le ménétrier scande de mouvements de tête le rythme allègre. Il est coiffé d'un feutre bossué sous lequel se masque à demi son visage. Un entrain luron se dégage du personnage, vieux drille habitué à griveler sur la joie publique. Le basson et la clarinette s'avancent d'une démarche raide d'aveugles.

Entrée de Balt tenant à son bras Karina. Bast et le meunier viennent ensuite, avec les garçons et les demoiselles d'honneur. Derrière ceux-ci apparaît le garde champêtre : il observe les mouvements de Balt et de Bast. Tous deux sont inquiets et furtifs, l'œil aux aguets : ils

redoutent la rancune du Mort. Bast fait le geste d'un homme travaillé par la colique. Balt essaie vainement de maintenir ses mains au repos.

A peine la noce, sur l'invitation du tabellion, a pris place, Bast, soudainement relancé par une secrète panique, se glisse parmi les rangs et passe la revue des invités, les regardant l'un après l'autre sous le nez. Le feutre qui cache les traits du ménétrier surtout lui apparaît insolite : il tourne alentour et après une courte hésitation, le soulève à demi. Balt le suit des yeux, debout, la main sur sa chaise, prêt à fuir. Emoi de l'assistance qui s'agite et ne se rend pas compte de leur étrange attitude. Bast, ayant reconnu le visage du ménétrier, témoigne sa joie en riant et se frottant les mains. Il regagne sa place, mais au moment de l'atteindre, il aperçoit le fossoyeur avec le goupillon. Ses dents claquent, il soupçonne quelque machination sournoise. Balt à son tour approche et enjoint au fossoyeur de

déguerpir. Mais le compère leur secoue au nez son goupillon et gaîment leur signifie en ricanant et mimant les grimaces dernières : « Allez ! ne faites pas les fiers. Vous avez en moi un ami qui ne vous manquera pas au dernier moment. » Ensuite ils se tapent amicalement au creux des mains.

Quand le silence s'est refait, le tabellion demande à Balt s'il est prêt à tenir ses promesses et s'il a apporté l'argent. Le meurtre encore une fois tremble aux mains de Balt. Il s'efforce vainement de tirer un sac de sa poche ; Bast est obligé de lui venir en aide. Mais Balt s'aperçoit que le fourbe et rapace Bast a ouvert le sac et sournoisement glisse une pincée de pièces d'or dans son gousset. Courte querelle.

Tout à coup une grande ombre se projette devant eux. Ils courent après l'ombre, ils espèrent la saisir. L'ombre les promène à sa poursuite en divers sens et enfin elle remonte le long des murs. Personne ne l'a aperçue. Karina

se désole. Les invités se frappent le front, indiquant par là qu'ils les croient devenus fous.

Le tabellion, pendant cette scène, parle à son clerc qui sort, revient un instant après avec un registre, puis se rassied devant ses écritures.

Sur un signe du tabellion, Balt dépose son sac sur le bureau. L'hilare fossoyeur se tourne alors vers les musiciens et, levant son goupillon, leur commande de jouer. Toute la noce se lève en tumulte et se met à danser. Le fossoyeur bat un entrechat avec madame Tire-Monde. Colère du tabellion qui fait mouliner ses bras et enjoint aux invités de se rasseoir. Entrée clandestine de l'amoureux et désolé garçon meunier.

Le tabellion donne lecture du contrat. Mais de nouveau le fossoyeur intime aux musiciens l'ordre de jouer. Le violon, la clarinette et le basson entament la ritournelle, la noce aussitôt est debout et la danse recommence. Nouvelles protestations du tabellion... « Voyons, c'est le

moment de signer... » Mais Balt montre ses mains à Bast. « Vois comme elles tremblent. Jamais je ne viendrai à bout de coucher là ma signature. » Bast hausse les épaules... « Après tout, tu l'as voulu. Maintenant que le vin est tiré, il faut le boire. » Il le conduit lui-même vers la table et demande au clerc de lui passer la plume. Le clerc avance le haut du corps par dessus la table et tend la plume à Balt. Leurs visages se touchent; une seconde ils se regardent. Balt tout à coup jette la plume. Epouvantés, les deux frères ont reconnu le Mort.

Une bousculade terrible s'ensuit. Le spectre, pourchassé par Balt, finit par se dérober derrière le cartonnier. Le cartonnier verse sur le tabellion qui tombe; Bast, de son côté, en cherchant à éviter la chute du cartonnier, fait tomber madame Tire-Monde. Déroute générale pendant laquelle le jovial fossoyeur, dans une frénésie de gaité, pélaude l'assistance à coups de goupillon. Cependant les deux frères, croyant

tenir enfin leur éternel ennemi, rossent le véritable clerc auquel le Mort n'a fait que se substituer un instant. Ils reconnaissent leur erreur. Encore une fois la rancune de Hendrik s'est jouée d'eux. Consternés et terrifiés, ils se retrouvent face à face avec l'Inéluctable. Cependant le garçon meunier court vers Karina. Elle se jette dans ses bras. Il lui persuade de le suivre. Tous deux disparaissent dans la confusion de la scène.

Bast alors veut entraîner Balt. Mais sur le seuil, autoritaire et tragique, le Mort s'est dressé sous les traits du pauvre du premier acte; immobile, il leur tend la main. Cette fois ils se sentent sans force pour conjurer sa poursuite. L'horreur et l'effroi les pétrifient devant l'immuable vision.

ACTE III

ACTE III

Chez les frères.

Le mariage rompu, Bast et Balt rentrent à la ferme. Voici qu'ils débouchent dans le sentier : Balt apparaît le premier. Il fait nuit : une lune livide recouvre la fosse comme d'une poussière d'ossements. Ses terreurs à cette vue renaissent : c'est là que le Mort vit ! La clef de la maison, vite ! dit-il à Bast qui s'est attardé à fermer la clôture. Bast arrive et à son tour aperçoit blanchir la fosse. De frayeur, il laisse tomber la clef. Balt ne fera pas un pas : c'est à lui, Bast, à

réparer sa sottise. La clef a roulé par dessus le Mort. Bast, à genoux, s'allonge, tâtonne, finit par se couler à plat ventre vers la fosse. Enfin ses doigts rencontrent la clef.

Maintenant tous deux se ruent dans la maison, dont ils barricadent sur eux la porte. Un flambeau! un flambeau! Les ténèbres, mères des épouvantes, se dissipent; ils reprennent confiance et Bast repense à l'argent. — « Rends-moi le sac, que je le remette sous le carreau. » Balt tire le sac.: — « Tiens, prends, j'en ai horreur. » Ses mains s'agitent hideusement; — « Vois, dit-il, rien jamais n'arrêtera plus ce tremblement, rien n'en fera plus sortir le crime. »

Le sac enfoui, Bast, portant le flambeau, fait le tour de la pièce, s'assure si les volets sont bien clos. Mais, au moment où il passe devant l'horloge, il tressaille : les aiguilles marquent dix heures, l'heure du crime. Il frappe sur l'épaule de Balt. — « Regarde... » — « Oh! oh!

oh ! fait Balt en reculant. Aucun des deux ne peut détacher ses yeux de l'heure fatidique. Bast enfin pousse Balt : — « Arrête les aiguilles. Que nous n'entendions plus jamais sonner ces dix coups terribles ! » Balt à pas sournois s'approche de l'horloge. Dans le cercle du cadran ricane la tête du Mort. Et tout à coup, ô effroi ! l'heure tinte, comme si le Mort lui-même sonnait son glas... Une, deux, trois, cinq, huit, dix ! Balt s'est affalé sur la table, Bast a roulé dans un coin. Quand ils se relèvent, le Mort a disparu...

— « Ce n'était qu'un mauvais rêve, dit Bast. Il arrivera un temps où nous n'y penserons plus. » — « Non, répond Balt, toujours je le verrai là, étranglé... La malédiction de Dieu est sur nous ! » Du bruit ! Quelqu'un est dans la maison ! Sous les meubles, en tous sens, ils cherchent. Rien. Bast hausse les épaules. « Ceci encore n'était qu'une idée... Oh ! combien le sommeil nous serait un doux et sûr

refuge ! » Balt hoche la tête : — « Le sommeil est-il encore possible pour nous ? »

Il s'abat sur le lit tandis qu'une dernière fois Bast promène à travers la chambre le flambeau. Sur la cheminée, le Crucifix a été remplacé. Il l'aperçoit, baisse la tête en se signant, à son tour gagne son grabat. Mais bientôt un cauchemar horrible relance Balt, qui se dresse en sursaut.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? fait Bast.

Ils finissent par retomber sur l'oreiller, à bout de lassitude et de peur. Le Mort alors surgit entre eux. Une blancheur de lune passe par la lucarne et l'éclaire. Balt, croyant frapper le Mort, frappe Bast. Le spectre a replongé, puis de nouveau se dresse. Les frères, terrifiés, s'imaginant toujours lutter contre l'apparition, se portent des coups terribles. Le Mort a disparu. Bast, dans son erreur, étrangle Balt qui a perdu sa force.

Il se jette à bas du lit, court au flambeau,

revient secouer Balt : — « Réveille-toi... je lui ai réglé son compte, il ne reviendra plus. » Balt n'a pas fait un mouvement. Bast croit à une ruse : « Si c'est l'argent qu'il te faut, je te l'abandonne tout entier. Mais ne me laisse pas seul à me débattre dans les angoisses de cette nuit effrayante. » Il court à la cachette, en retire l'argent, le porte à Balt : « Tiens, prends-le, il est à toi. » Balt n'a pas bougé. Alors il se jette sur le corps, soulève la tête dont il ouvre les paupières.

— Mort !

Il s'arrache les cheveux, berce le cadavre dans un commencement de folie : « Pardonne... J'avais cru étrangler celui qui tout à l'heure était là entre nous. »

Il contemple ses mains, fait jouer ses pouces, se souvient. Oh ! ces mains-là, les tragiques et les fratricides ! Il les passe longuement sur ses grègues, comme pour en effacer la souillure...

Puis le souvenirs se lient : il chante la chanson de Hendrik, celle qu'ils entendirent venir du bout du chemin à travers les rafales. Mais il s'arrête dès les premières notes : il fait de vains efforts pour se remémorer le reste. Voici qu'il marche par la chambre en chancelant. La cachette est restée découverte : il trébuche dans le trou vide. Ah ! c'est là qu'était l'argent ! Il implore son frère : il oublie dans son égarement qu'il vient lui-même de prendre l'argent sous le carreau. — « Voyons, où as-tu mis l'argent ? Je veux l'argent. » Et tout à coup il aperçoit le sac resté aux côtés de Balt. — « Ah ! canaille ! tu voulais me voler mon argent, mon pauvre argent ! » Il serre le trésor contre sa poitrine, il le dorlote avec une passion animale, comme une chose vivante. Cependant à la vue du corps toujours immobile, les ombres, une suprême lueur de fraternité luttent, alternent. Il puise une poignée de pièces d'or dans le sac : — « Voilà pour toi... Hein, tu

n'es pas content? T'en faut-il plus? En voilà encore. » Puis la folie le reprend, il s'accroupit sur le sol, fait ruisseler l'or entre ses doigts, l'épand en pluie musicale sur sa tête, d'une joie amoureuse.

En ce moment, le garde-champêtre, accompagné d'un gendarme et d'un brigadier, apparaît dans la clarté lunaire, sur le chemin. Tous trois un instant s'arrêtent à écouter le tintement de l'or. Le brigadier ensuite fait signe d'enfoncer la porte. Le garde et le gendarme s'emparent d'un épieu et frappent dans l'ais. Au second coup la porte vole en éclats, ils pénètrent dans le logis. Le garde avec satisfaction exprime : « Ce sont bien les meurtriers, car voilà l'argent de Hendrik : on ne trompe pas un vieux renard comme moi. » Il marche vers Bast, lui abat la main sur l'épaule. Allons, debout ! Mais Bast le regarde en riant et continue à jouer avec l'or. « A l'autre ! dit le garde. » Il court au lit de Balt. « Debout, toi aussi ! »

Le corps lourdement oscille, déjà froid. Mouvement d'horreur et de stupéfaction. Alors à trois ils contraignent Bast à se lever, l'entraînent vers le lit. « Meurtrier de Hendrik, tu es donc aussi le meurtrier de ton frère ? » Bast, un doigt sur la bouche, leur enjoint le silence. « Chut ! pas de bruit, il dort... » Doucement il se remet à bercer le cadavre. « Dodo, ma vieille ! » Le garde et le gendarme le poussent vers la porte. « Marche ! » Mais la vue de l'or ravive en Bast le goût de son jeu cupide et puéril. Il rit, se penche amoureusement sur le tas. « Marche ! Marche ! » Courte lutte. D'un bond Bast se jette vers la porte.

Le brigadier, qui est resté dehors, aperçu de dos, son bicorne en travers des épaules, et planté sur la fosse, fait trois pas immenses et ouvre les bras. Bast enlacé se raidit, paralysé par une force surhumaine. Le bicorne est tombé, il voit apparaître la face du Mort. « Regarde-moi bien, c'est moi, l'heure de l'ex-

piation est venue... » Leurs fixes yeux une minute demeurent incrustés. Puis le gendarme et le garde ont un mouvement, veulent s'emparer de Bast. Mais leur effrayant acolyte étend la main : « Non, il est à moi dans l'éternité. » Bast fait une dernière grimace, frappe l'air de ses bras et roule aux pieds du Mort.

LES MAINS

TRAGÉDIE

CINQ ACTES

Représentée pour la première fois, à Bruxelles, sur la scène
du Nouveau Théâtre, le 7 avril 1899.

LES FRÈRES : BALT.

BAST.

HENDRIK, cousin des frères.

LE MARCHAND DE CORDES.

LE MARCHAND DE TOILE.

LE MARCHAND DE VULNÉRAIRES.

LE FOSSOYEUR.

LE TAILLEUR.

UN VOISIN.

LE MENUISIER

LE PRÊTRE.

LE CONDAMNÉ.

TONIA, femme du tailleur.

LES DEUX ENFANTS DE TONIA.

LES QUATRE VOISINES.

PÉNITENTS, SOLDATS, GENS DU PEUPLE, PAYSANS.

La scène se passe en Flandre, dans un village près
d'une ville, vers 1850.

Créateurs des principaux rôles : MM. Henry CKAUSS (Balt), TRESSY (Bast), HERBERT (Hendrik), ZELLER (le Fossoyeur), SERMON, MURIO, DUTET (les Marchands), M^{me} BENDER (Tonia), HERDIÈS, DELVILLE, DAUCHOT, HOFMANN (les Voisines).

ACTE I



LES MAINS

ACTE I

Une pièce basse, noire, enfumée. A droite, cheminée à manteau : dessus, un crucifix en cuivre. Au fond, vers la droite, un réduit sombre où s'aperçoit un lit. Une porte, à gauche, donne sur la cour de la ferme. Une fenêtre basse près de la porte. Buffet près de la fenêtre. Des fumerons charbonnent dans l'âtre. Une chandelle dans un flambeau de bois, sur la table. C'est la veillée du jour des Morts. Grand vent dehors. Bruit lointain de cloches.

Balt et Bast sont assis devant l'âtre, Bast toussant, geignant, passant ses mains sur ses reins.

BALT.

Mon frère, prions pour les Ames... Ame de Elias Joachim, notre père, soyez sauvée de l'enfer. Je prie pour votre repos éternel. Amen.

BAST.

Ame de Anne Marie Micheline, notre mère, soyez sauvée de l'enfer. Je prie pour votre repos éternel. Amen.

BALT.

Ame de Jean Michel Elias, notre frère.,.

BAST.

Ame de Josèphe Céleste Micheline, notre sœur...

BALT et BAST.

Soyez sauvées de l'enfer. Nous prions pour votre repos éternel. Amen.

BALT.

Il y a une cloche qui sonne plus fort que les

que les autres. Il y a une cloche qui ne cesse pas de sonner.

BAST.

Han ! nos mains sont lourdes de péchés, Seigneur Christ... Nos péchés sont en nous comme nos vers, Seigneur Christ.

BALT.

Silence ! Maintenant que nous avons prié pour les Ames, il vaut mieux nous taire. Les paroles font du vent autour des maisons. Les paroles attirent les Esprits. Il y a toujours quelqu'un qui nous entend au-dessus de nous.

BAST.

Pas nous, non, pas nous ! Qui s'occupe de nous là-haut ? Nous ne faisons pas plus de bruit que des taupes. Même quand nous crions du fond de nos labours, personne ne nous entend. Les miséricordes sont trop haut, trop loin. Dieu et le diable, c'est tout un pour nous.

BALT.

Ne blasphème pas les Saints Noms. Assez, je te dis, assez. Le champ n'aurait qu'à nous échapper, notre voisin aussi le guigne. Il est plus riche que nous.

BAST.

O Seigneur! Doux Seigneur! Qui oserait douter de votre miséricorde? Nul n'a recours à vous qui ne soit entendu... Faites seulement que nous ayons le champ sans qu'il nous en coûte trop, Seigneur, heu! heu!... Ou si le voisin pouvait mourir de sa bonne mort cette nuit!

BALT.

Mon frère, il ne faut souhaiter la mort de personne. Il ne faut jamais parler de la mort. Elle est peut-être derrière cette porte.

Après un temps.

Les grues l'autre mois ont passé... L'hiver neigera tôt sur les hameaux. Et toute la cam-

pagne encore à retourner ! Les rameaux à couper dans le bois ! Je ne suis pourtant pas un cheval.

BAST.

Tu es le cheval ; moi, je suis le petit bœuf. Les corvées, c'est pour nous autres en crever. Il y en a qui font des métiers, y en a qui sont bouchers, y en a qui sont médecins ! Tailler dans la chair vive, à la bonne heure ! Et il vous en revient de l'argent.

BALT.

La terre peut-être elle aussi est de la chair vive ! La terre est comme une méchante femme qui a besoin d'être battue ! Voilà, si les coups de bêche pouvaient lui rendre au centuple le mal qu'elle nous fait ! Il y a si longtemps qu'elle nous tire le sang de dessus les os !

BAST, tendant l'oreille.

N'entends-tu pas une voix dans la campagne ? Quelqu'un vient par le sentier.

BALT.

Qu'un arbre se casse en deux et l'écrase, celui-là, s'il n'est pas plus heureux que nous.

BAST.

La mort guette chacun aussi bien au coin de l'âtre que sur les routes.

BALT.

Tu as raison, quelqu'un vient par ici. (On entend chanter.) Qui peut chanter ainsi la nuit des Ames? (Le vent souffle avec violence, le bruit des cloches a cessé.) On n'entend plus les cloches, on n'entend plus que cette voix. (Un temps.) Elle s'est éloignée; elle a quitté le sentier.

La voix de nouveau se fait entendre.

BAST.

Voilà qu'elle revient. C'est bien la même voix. C'est une voix comme je n'en ai jamais entendu à personne. (Il se lève.) Eh! bien, qu'il prenne à

droite, qu'il prenne à gauche, il n'arrivera pas moins là où il doit arriver.

BALT.

Oui, il faut le laisser crier et chanter jusqu'à ce que la voix lui manque.

BAST.

Je te dis qu'il est là derrière la porte. Voilà qu'il va frapper.

On frappe à la porte.

HENDRIK, au dehors.

Holà! Hé! vous autres!

BAST.

Il ne faut point ouvrir, mon frère. Les Esprits mauvais rôdent dans la lande.

HENDRIK.

Holà! Ho! Ho! Holà! Il n'y a donc personne dans cette maison? (silence.) Voyons, il y a cer-

tainement quelqu'un dans la maison. Holà ! ouvrez, c'est moi Hendrik, le cousin Hendrik.

BALT.

Vous savez, nous sommes couchés, il n'y a rien à manger ici pour vous. Il vaudrait mieux aller à l'auberge.

HENDRIK, frappant.

Mais ouvrez donc, il pleut. D'ailleurs, je ne vous entends pas à cause du vent.

BAST.

Si c'est le cousin Hendrik comme il dit, nous ne risquons rien. Attendez, nous allons venir. (Il enlève de la table le pain et la cafetière, les cache dans le buffet.) Tant pis s'il a faim ! Qu'il se serre le ventre !

HENDRIK.

C'est cela, oui, ouvrez. J'apporte une bonne nouvelle.

Balt ouvre. Hendrik est projeté impétueusement jusqu'au milieu de la pièce.

BALT.

C'est bien lui, comme il l'a dit.

HENDRIK.

Mon chapeau est trempé comme une éponge...
A présent ça m'est égal, j'en achèterai un neuf.
Ah ! vous faites des têtes, vous autres ! Et pour-
tant c'est Hendrik qui vous parle ainsi, Hen-
drik le gueux, Hendrik qui logeait le vent dans
ses goussets.

BAST.

Comme nous, cousin Hendrik.

BALT.

Comme nous, oui.

HENDRIK.

Je viens de la ville. J'ai fait les cent coups...
C'est effrayant tout le plaisir qu'on peut s'a-
cheter avec de l'argent.

BAST, à Balt.

Il dit qu'il a de l'argent!

HENDRIK.

Oh! pour vous, je serai toujours Hendrik le bon enfant. Non, vous savez, ce n'est pas quelques billets de mille qui me changeront.

BALT, à Bast.

Qu'est-ce qu'il dit?

BAST.

Oui, il faudrait nous dire.

HENDRIK.

Ah! ça! Vous ne comprenez donc rien, vous autres? Mais oui, il y a maintenant un homme riche dans la famille. N'est-ce pas honorable pour tout le monde? Allons, qu'on fasse du feu! Qu'on vide la huche! Qu'on verse à boire! Je veux être traité avec considération.

BAST, avançant une chaise.

Oui, certes, voilà une bonne nouvelle.

HENDRIK, assis près de la table.

Amis, il règne ici une odeur de pauvre. Les rats ne font pas bombance avec vos reliefs. Mais Hendrik est en joie, la misère des autres ne l'offense plus. Il ne tiendrait qu'à moi de vous bâtir ici, à la place de cette cabane branlante, une ferme haute et spacieuse.

BAST.

Hendrik a toujours le mot pour rire. C'est le meilleur de nous tous. A l'école, il était déjà le plus sage. Et comme ça, c'est donc vrai, tu as tout cet argent sur toi ? Il faut bien que les bonheurs arrivent à quelqu'un.

HENDRIK.

J'avais pris un billet à la loterie, un pauvre petit billet. Comprenez, il est sorti, j'ai gagné le gros lot. L'argent est là dans ma poche. Je

sais bien à qui je le dis. Mais vous, silence, pas un mot. On n'aurait qu'à me le voler sur le chemin. (Riant.) Voler Hendrik! Ah! Ah! maintenant je suis plus fort que la mort.

BALT.

Ne dites pas cela. La mort pourrait vous entendre. Quand nous faisons un pas, elle en fait un derrière nous.

HENDRIK.

Il a raison... C'était pour rire. Mais là, vous savez... Dix mille, c'est un denier! On a bien le droit de dire des folies.

BALT.

Dix mille! Il faudrait un mulet pour porter pareille somme.

BAST, arrivant à lui et le caressant.

Il faut le croire puisqu'il le dit. Eh bien, petit ami, s'il en est ainsi, buvons un coup

ensemble. Toi, Balt, jette une souche dans le feu.

Il va prendre la bouteille de genièvre, tire des verres du buffet, les pose sur la table.

HENDRIK.

Voilà. A présent je vais reprendre un moulin pour mon compte. Bon pour vous, vieux gri-gous, de crever de misère ! Moi, je sais vivre. Je prendrai femme. Je resterai au lit les dimanches ; il nous viendra de petits gromiauds dodus. Ceux-là auront le bien après moi.

BAST.

Notre cousin s'entend à prendre la vie par le bon bout. Mais nous sommes de vieilles gens, nous, cousin Hendrik. De très vieilles gens, heu ! Nous sommes mariés avec la terre, nous n'avons pas d'enfants. Balt seul a maraudé dans le verger de la femme. Tonia, la femme du tailleur, va partout disant qu'elle l'aura bientôt pour mari.

BALT.

Tonia est libre de dire ce qu'elle veut. Le tailleur n'est pas mort encore.

BAST, caressant Hendrik.

Venez ici, mon frère. Tâtez comme il est gras, il est à point.

BALT, tressaillant après avoir regardé Bast.

Oui, c'est bien honorable pour la famille, comme il dit.

HENDRIK.

Il y avait des filles dans cette maison. Il y en avait bien cinq, Dieu me damne ! Elles étaient luisantes et rebondies comme des tonnes de saindoux, comme des poupées de kermesses, comme de petites vierges dans des chapelles... Vous en auriez séché d'envie, comme des loups devant la bergerie. (Il se frappe le front.) Minute ! la vieille m'aurait-elle rendu mon compte ? Vous savez, un écu est vite escamoté. (Il tire d'un

sac de l'or et des billets.) Vingt, cinquante, cent, et encore cent. C'était un billet de 500 qu'il m'a fallu changer. Elle m'a filouté d'un napoléon, la gueuse.

BAST.

Vous auriez mieux fait de penser à nous. Nous ne mangeons pas à notre faim tous les jours.

HENDRIK, lui montrant un billet.

C'est doux comme l'amour d'une belle femme, pas vrai? Hé! Je suis bon garçon, je ne vous défends pas d'en prendre votre part. (Mouvement de Bast.) Avec les yeux. (Tirant de sa poche une liasse.) Il y en a là quatre de mille... Il y en a encore autant là, sur ma peau. Sans compter le reste. Avec cela, je serai le maître partout où j'irai.

Balt et Bast se sont rapprochés. Ils regardent penchés sur la table. On entend le souffle rauque de Balt.

BAST, riant.

Hé! Hé! Hé! le luron! Vous m'en laisserez bien palper un pour voir? (Hendrik lui avance un des billets, que Bast regarde à la lumière.) Dites, c'est comme du sang, du beau sang bleu à travers une veine!

BALT.

Nous aurions le champ pour moins que le tiers de ce qu'il y a là sur la table.

BAST.

Oui, pense à cela. A peine le tiers, Balt, à peine le tiers. Tout le champ serait à nous.

HENDRIK.

Oh! oh! Si la chance tournait contre vous, vous n'auriez qu'à venir, il y aura toujours un quignon et le pot de bière... Je ne compte pas quand il s'agit des parents.

BAST, il regarde son frère en claquant des dents.

C'est qu'il ne compte pas, non..... Alors, vois-tu, tu serais libre aussi de prendre cette

Tonia pour femme sans que j'y trouve à redire.

BALT.

Qu'est-ce qu'il a dit? Qu'est-ce qu'il a dit?

On l'aperçoit de dos, ses mains derrière lui commencent à remuer.

HENDRIK.

J'aurais pu vous les montrer pour de l'argent. Ça vaut bien ce qu'on voit dans les foires, je pense.

BALT.

Il y a quelqu'un qui est entré ici avec Hendrik. Il y a quelqu'un derrière moi que je ne reconnais pas.

Bast doucement s'avance vers la cheminée : il prend le crucifix et va le serrer dans le buffet.

HENDRIK, rentrant ses billets.

Là, maintenant que vous avez vu, bonsoir... Il y a du chemin d'ici à chez nous... Oh! oh!

vous n'avez plus les mêmes yeux que tout à l'heure.

BAST.

Pas encore... Encore un petit moment... C'est déjà bien du plaisir d'avoir un homme riche sous son toit. Voyons, encore un petit moment. Nous ne sommes pas comme les autres, nous. Nous savons nous réjouir quand quelqu'un est plus heureux que nous.

BALT.

Non, non, il ne faut pas l'écouter. Allez-vous-en.

BAST.

Nous parlons souvent de toi, bon Hendrik. Nous t'avons toujours aimé comme un frère. Pas vrai, Balt?

BALT.

Oui.

BAST.

Eh bien, buvons encore un coup ensemble. Crois-moi, Balt, ça vous met une force étrange au cœur. Et puis, pense au champ... Le tiers, rien que le tiers de ce qu'il y a là! Maintenant, bon Hendrik, je bois à celle qui deviendra ta chère femme.

HENDRIK.

Pour celle-là, oui, je veux bien.

BAST.

Nous boirions ainsi jusqu'à demain. Oui, c'est une grande joie pour nous... Encore un petit verre.

BALT.

Faisons plutôt tous trois le signe de la croix.

Bast hausse les épaules. Il passe derrière Hendrik, ouvre les mains, fait un geste comme s'il ne se sentait pas la force.

BAST.

Ce n'est pas que tu aies le cou large, bon

ami... C'est fondant comme du beurre... Je comprends que les femmes aient du goût pour toi... Tâte toi-même, mon frère.

BALT.

Non, je ne ferai plus un pas.

BAST.

Maintenant à toi, Hendrik, pour finir. A ta joie ! à ta chance !

Ils heurtent leurs verres.

HENDRIK.

Oui, une dernière fois... Et tout de même, j'en ai assez. La maison tourne. Où est mon argent ?

BAST.

Ne te mets pas en peine. Nous te porterons au lit. Nous te coucherons dans nos draps. Sois tranquille : demain il n'y paraîtra plus. Crois-moi, bon ami, c'est encore ce qu'il y a de

mieux. Un petit somme, un léger petit somme là-bas, dans notre lit.

HENDRIK.

Un petit somme, oui.

BAST.

Prends-le sous l'épaule, Balt... Comme ça oui. Et maintenant plus qu'un pas. (Balt pénètre dans le réduit traînant Hendrik.) N'est-ce pas déjà comme si tu entraais en paradis, cousin Hendrik?

BALT, du fond du réduit.

Non, je ne veux pas. Sur mon salut, je ne ferai pas cela.

HENDRIK.

Surtout prenez garde à l'argent. Mettez-le sous ma tête.

BAST.

Sous ta tête, bon Hendrik? Tu l'entends,

Bast? Il demande que tu lui mettes son argent sous sa tête. Prends-lui doucement le cou. Et pense au champ, Balt. Pense à Tonia. Il ne faudrait que lui presser un peu la nuque.

BALT.

Ah !

Cris, lutte.

BAST, resté sur le seuil du réduit.

Aussi bien l'argent entre ses mains aurait pu mal tourner. C'est déjà une consolation pour lui qu'il en ait pu jouir un peu de temps.

BALT, passant le bras hors du réduit.

Donne-moi du genièvre. Il ne finit pas de vivre.

Bast va prendre la bouteille sur la table et la lui tend.

BAST.

Tiens, bois. (Il se tourne vers le réduit.) Canaille ! Ton argent criait vers nous ! Ce n'est

pas trop de la mort pour expier une telle chance.

Balt sort précipitamment du réduit.

BALT, regardant ses mains dont il cherche à comprimer le tremblement.

Qu'est-ce qu'elles ont fait? Maintenant elles ne pourront plus jamais toucher à la terre.

BAST, il rit.

Maintenant nous avons le champ. (Montrant la place vide du crucifix.) Christ même n'a rien vu, je l'ai secrètement porté là. A quoi bon nous inquiéter du reste? Personne ne saura jamais rien et le champ est à nous, toute la terre jusque là-bas, là-bas! (se tournant vers le réduit.) Hendrik, bon petit cousin Hendrik, nous avons été un peu vifs. Non, nous n'aurions pas dû faire cela. Mais nous irons trouver le curé, han! humpff! nous ferons dire une messe pour le repos de ton âme. Tout s'arrangera pour le mieux.

BALT.

Il y aura toujours cette mort sur le champ,
Bast. (il fait quelques pas, trébuche, s'abat sur la chaise que Hendrik occupait. se relevant aussitôt :) Non, pas celle-là, mais à terre ! plus bas que la terre !

Bast sournoisement va vers le réduit, revient avec le sac et les billets. Une rafale violente ouvre la porte et éteint la chandelle.

BAST, se reculant effrayé.

Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi !

BALT.

Laisse-les entrer. Oui, qu'ils entrent. Nous n'avons plus le droit de nous défendre.

BAST, jetant les billets et le sac sur la table.

Prends l'argent, puisque aussi bien c'est toi qui as fait le coup... (Après un temps.) Ce n'était que le vent. (Reprenant l'argent.) J'en veux ma part. Il est à moi comme à toi. Quand le blé aura poussé dessus, nous ne nous occuperons plus de savoir comment il nous est venu.

BALT, s'efforçant de comprimer ses mains.

Elles ne cessent pas de remuer. Elles sont comme des chiennes qui ont goûté au sang et qu'on ne peut plus arrêter. Oh ! oh ! une telle abomination a-t-elle pu être commise ? Vois, je te dis qu'elles ne cessent pas de faire la chose. Elles remueront ainsi jusqu'au jour du Jugement.

BAST.

Pourquoi aussi nous a-t-il tentés ? Il est puni par où il a péché. Seigneur ! Seigneur ! pardonnez-nous nos offenses. Nous n'oublions pas vos pauvres, Seigneur ! Nous n'oublierons pas votre sainte Mère. Son manteau, l'an dernier, était déjà bien usé. On pourrait peut-être s'entendre avec le mari de Tonia. Un tailleur comme lui a pour état de remettre des pièces.

BALT.

Tais-toi. Maintenant, la prière est sortie de

nos cœurs. La prière plus jamais n'approchera de nos lèvres.

BAST.

Tu as raison. Il vaut mieux ne rien dire. Ils pourraient nous entendre, là-haut. Nous sommes si petits, si petits, qu'en nous taisant, c'est comme si nous n'existions plus. (Allant au réduit, pleurant.) Il était là si vivant tout à l'heure ! Chaque pas que nous faisons nous rapproche de notre mort, heu ! et personne ne peut dire avec quel visage elle nous apparaîtra.

BALT.

Oh ! ces mains ! Ces mains ! Qui me délivrera de ces mains ?

BAST.

Ecoute, prends-lui la tête. Moi, je le soulèverai par les pieds. Nous le porterons ainsi dans la fosse, nous tirerons les fumiers sur lui.

BALT.

Dans la fosse ?

BAST.

Oui, doucement, très doucement.

BALT.

Oh ! oh ! oh ! Est-ce qu'il serait vraiment mort ? Est-ce qu'il n'y aurait plus d'espoir ?

BAST.

Comprends donc. En admettant qu'il eût trépassé dans son lit, l'issue n'en eût pas été moins la même pour lui. Et il n'y aurait pas eu non plus grande différence pour nous. Son héritage nous eût fait riches tout de même.

BALT.

Dans la fosse... dans la fosse.

BAST.

Nous lui laisserons ses habits, il aura moins

froid. (Il va vers la porte, regarde dans la nuit.) Allons, il n'y a personne.

Ils entrent dans le réduit et en sortent ensuite, portant le cadavre. Ils se dirigent vers la porte.

ACTE II

ACTE II

Cour de ferme, entre l'étable et la maison. A gauche, près de l'étable, la fosse aux fumiers. Des labours, au fond, s'exhaussent jusqu'à un groupe de fermes que domine le clocher de l'église. Un chemin sur la pente. L'aube commence à poindre.

BALT, dans la fosse, tassant la terre et les pailles.

Ici ! Ici !

BAST, au loin.

Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Il apparaît, poussant une brouette de terre.

BALT.

Je le sens bouger sous moi.

BAST.

Non, c'est la pluie. Le sol est trempé. Il descend.

BALT.

Oh! Oh! Je te dis que je le sens bouger. C'est comme s'il me tirait par la plante des pieds.

BAST, versant la terre dans la fosse.

Nous bâtirons sur lui dès l'avril. Nous bâtirons ici même notre grange. Quand il se sentira sous de la brique, il se le tiendra pour dit.

BALT.

Tout le verger y passera sans pouvoir combler ce trou.

BAST.

Un peu de terre et un peu de terre à la longue font une montagne. Aux brouettes!

Il s'en va avec la brouette.

BALT, dans la fosse.

Bast ! Bast !

BAST, revenant avec une brouette chargée.

Hé ?

BALT

Je t'assure que la terre vient encore de s'enfoncer. Est-ce qu'il nous faudra voir encore une fois passer ses pieds ?

BAST, versant la brouette.

Voilà de la terre. Piétine dessus... Crois-moi, c'est encore le meilleur moyen.

BALT, dans la fosse.

Il est horrible de penser qu'un homme est là, un de nos semblables, mon frère.

BAST, penché sur la fosse.

Si tu veux dire qu'hier encore il ressemblait à nous, c'est vrai. A présent il n'y a pas de

différence entre un chien crevé et lui. Mais va !
Plus fort, plus fort... Oui, comme cela.

BALT.

Je n'en peux plus. Je ne peux plus lever mes
sabots. Toute la profondeur de la terre est
pendue après mes sabots, Bast.

BAST.

Les minutes sont plus lourdes encore que la
terre. Hâte-toi. Hâte-toi.

BALT.

Non, c'est fini. Je n'ai plus de souffle. Tire-
moi de là. Il me semble que je ne pourrai plus
jamais sortir de là sans toi.

BAST.

Eh bien, prends ma main...

Le jour se lève.

BALT.

Oh! Oh! Voilà qu'il fait jour. Comment

pourrons-nous encore nous regarder maintenant que la nuit n'est plus là ?..... Cache-toi de moi. Va-t'en avec la nuit, frère malheureux.

BAST.

Tu as à présent un visage que je ne connaissais pas encore.

BALT.

Tu es comme quelqu'un que j'aurais connu autrefois. Je voudrais être moi-même dans cette fosse.

BAST.

Qu'est-ce que nous avons fait ?

LE MARCHAND DE CORDES, sur le chemin.

Holà ! bonnes gens !

BAST.

Qui nous appelle ?

BALT.

C'est quelqu'un qui vient par le sentier.

BAST.

Plongeons au fond du trou.

BALT.

Non, pas moi, pas moi, Bast.

LE MARCHAND DE CORDES.

Déjà au travail ! Allez, vous n'êtes pas ménagers de la peine, vous autres !

BAST.

Qu'est-ce qu'il dit ? Je suis un peu sourd, vous savez. Adressez-vous à mon frère. Parle-lui, toi.

BALT.

Oh ! je crois bien qu'il a dit une chose terrible.

LE MARCHAND DE CORDES.

Vous savez, c'est jour de marché. Je m'en vais vendre mes cordes à la ville. Tout le monde veut être servi à la fois. J'en ai de fines comme des cheveux, de légères comme des serments

d'amour. J'en ai de lourdes comme les liens du mariage entre vieux époux.

BALT.

Non, ce n'est pas notre affaire.

LE MARCHANDS DE CORDES.

La vie, c'est aussi comme des brins de chanvre mis bout à bout. Et puis vient la mort qui fait le dernier nœud. Vous faut-il pas de la corde à nœuds? On se pendrait après sans la casser.

BAST.

Pas encore, pas encore.

LE MARCHAND DE CORDES.

Vous regretterez un jour de ne pas m'en avoir pris. (Dans le chemin.) C'est moi le marchand de cordes. Qui veut de la belle corde, de la corde de pendu?

BAST, s'étanchant la sueur du front.

Plus tard, cela ne nous fera plus rien. J'ai

cru tomber sur place. Vois-tu, il ne faudrait pas leur parler trop durement.

BALT.

Non, nous n'avons plus le droit d'élever la voix. Eh ! bien, cours après lui. Prie-le de revenir. Ce n'est pas un méchant homme. Il est plus pauvre que nous.

BAST.

Cela aussi serait mauvais. Crois-moi, pas trop de paroles. Il faut se défier des paroles : elles vont avec le vent comme la mauvaise graine. Il faut coudre nos bouches. Il faut que plus personne, n'entende le son de notre voix.

BALT.

Mais il y aura toujours mes mains, Bast. Elles parleront pour moi. Oh ! vois comme elles tremblent. Elles ne veulent pas se tenir en repos. Qu'est-ce que je répondrai quand on me demandera pourquoi mes mains ne cessent pas de trembler ? Oh ! cours après cet homme. De-

mande-lui de la corde afin de les attacher solidement derrière mon dos.

BAST, montrant la fosse.

Il ne faudrait pas non plus le croire plus rancunier que de raison, le pauvre garçon. De son vivant, c'était un bon diable.

BALT.

Non, ne parle pas ainsi de lui. Ne me rappelle pas qu'il a pu exister jamais. C'est cela la chose, la chose effroyable. Il a été un homme comme nous. Il faisait les gestes que nous faisons. Il riait et pleurait comme nous. Il avait dans la poitrine un cœur qui tout à coup s'est arrêté.

BAST.

Tais-toi, puisque son argent vit là. N'est-ce pas pour nous comme le battement de son cœur? Il ne nous était pas plus cher autrefois.

BALT.

Si du moins une rixe nous avait affrontés comme des taureaux furieux sur le chemin ! Si à coups de brocs, dans l'ardeur de la lutte, je lui avais broyé le crâne contre les pavés !

BAST.

Il faut prendre le vent d'où il vient.

BALT.

C'est cela, oui, tu as raison. On n'est pas le maître de sa destinée. D'autres, dans notre cas, peut-être aussi ont fait ce que nous avons fait. Il y a des mains vouées à toucher pieusement à la terre ; il y a des mains qui toute la vie font sans remords le signe de la croix. Il y en a d'autres qui dès le berceau sont liées à quelque chose de terrible. Oh ! est-il possible que les miennes aient volontairement arrêté dans son cours le sang impétueux de cet homme ?

LE MARCHAND DE TOILES, dans le chemin.

Holà !

BAST.

Silence ! cette fois ne répondons pas.

LE MARCHAND DE TOILES.

Allez, ne craignez rien. Je ne passe pas souvent. Je ne passe qu'à l'heure où je suis attendu. C'est moi le petit homme qui vend de la toile. Il y en a pour tous les moments de la vie. Il y en a pour les langes, il y en a pour les lits de mariés. Il y en a pour les suaires.

BALT.

Ce n'est pas encore le moment.

LE MARCHAND DE TOILES.

Je suis comme l'araignée. J'accroche ma toile à tous les toits. Tout le monde à la fin est pris dans ma toile. Ma toile est plus solide que la vie.

BAST.

Nous vivons comme des loups. Nous n'avons besoin de rien.

LE MARCHAND DE TOILES.

Allons, tant pis ! Ce sera pour une autre fois. Il vient toujours un moment où on a besoin de moi.

Il s'en va.

BALT.

Voilà la misère. Nous n'oserons plus regarder en face un enfant de peur qu'il voie en nous notre faute.

BAST.

Peuh ! quand nous marcherons avec nos sabots dans le champ, quand nous l'aurons enfin à nous, ce champ, gras et vert, nous ne penserons plus à rien. Laissons passer encore un peu de temps. Il ne faut pas qu'on nous croie riches trop vite. Et puis nous irons ensemble chez le notaire ; nous lui ferons une offre. Ils croiront ensuite ce qu'ils voudront.

BALT.

Il faudra donc toucher à cet argent, Bast ? Rien que d'y penser, c'est comme si encore une fois, je lui serrais le cou entre mes doigts... Vois comme elles ont de la mémoire, mes mains !

BAST.

Laisse donc. De près cela effraie encore. Mais avec le temps...

BALT.

Non, te dis-je, nous aurons beau faire, ses os repousseront sous nos pieds. Est-ce qu'il n'a pas bougé ?

LE MARCHAND DE VULNÉRAIRES, dans le chemin.

Je suis la fièvre, je suis la colique, je suis le mal de dents, je suis la mort aux rats.

BAST.

Cette fois, c'est fini de nous.

BALT.

Ils viendront tous. Il en viendra de tous les hameaux !

LE MARCHAND DE VULNÉRAIRES.

C'est moi le marchand de santé. Je suis tous les maux et je suis la bonne mort. Qui veut la bonne mort ?

BAST.

Ne répondons pas tout de suite. Il doit y avoir un sens caché dans ses paroles.

LE MARCHAND DE VULNÉRAIRES.

Je vois à vos yeux que vous êtes malades. L'insomnie vous ronge. Vous tremblez de fièvre. Vous êtes malades de quelque chose qui ne peut pas sortir. Je suis celui qui vient avant les sacrements, vous pouvez avoir confiance en moi.

BALT.

C'est un piège qu'il nous tend.

LE MARCHAND DE VULNÉRAIRES.

Je vends des herbes. J'ai un élixir qui rendrait la vie à un mort.

BALT.

Voilà, oui, ce qu'il faudrait.

LE MARCHAND DE VULNÉRAIRES.

J'ai aussi des poisons, des poisons sûrs qui ne laissent pas de trace.

BAST.

Non, au point où nous sommes, cela ne pourrait plus nous servir.

LE MARCHAND DE VULNÉRAIRES.

Eh bien ! je repasserai : vous aurez réfléchi.
(sur le chemin.) Qui veut la bonne mort ? Je guéris de la vie.

BALT.

Rappelle-le, rappelle-le. Vois-tu, c'est le vrai remède. Il faut d'abord guérir de la vie. Je

t'assure, cet homme a vu dans notre conscience.

BAST.

Il n'y a pas eu de témoins. Nous pouvons jurer que ce n'est pas vrai.

BALT.

Que les chiens m^e dévorent la bouche plutôt que je fasse un tel serment !

On entend un pas sur le chemin.

BAST.

Un pas... un pas... La terre a reconnu un pas qui la fait trembler.

BALT.

Ne bougeons plus. Il passera peut-être son chemin.

LE FOSSOYEUR.

Allez ! je vous vois bien. Mes yeux voient jusque dans l'autre vie.

BALT.

Qui est-ce qui nous parle ?

LE FOSSOYEUR.

Mais c'est moi, vous ne connaissez que moi, le Mari de la Belle.

BAST.

C'est le fossoyeur. Qu'est-ce qu'il vient flâner par ici ?

LE FOSSOYEUR.

Je me suis levé avant les cloches. Je fais mon petit tour chez mes pratiques. Quand il leur vient quelque chose de vert sous le nez, je sais qu'ils sont mûrs ; je passe prévenir le curé. C'est bien le moins que chacun pense à sa boutique.

BALT.

Dites-moi. De tous ceux pour qui vous travaillez, jamais aucun n'est revenu ?

LE FOSSOYEUR.

Le tout est de les enterrer un peu profondément : il n'y a que les taupes qui sachent le dernier mot de l'histoire.

BALT.

Oh! il n'y a jamais assez de terre pour les morts (A Bast.) Va à la fosse, surveille-le.

LE FOSSOYEUR.

Entre nous, n'auriez-vous pas rencontré de ces côtés un de mes paroissiens? C'est de votre cousin Hendrik que je parle. Tout le village est allé l'attendre sur la route jusqu'à minuit pour lui faire fête. Paraît qu'il avait gagné à la loterie. Le gaillard m'a fait banqueroute. On m'aura filouté sa peau.

BALT.

Hein?... (A Bast.) C'est comme si avec un cabestan on m'arrachait les boyaux.

LE FOSSOYEUR.

Moi, j'ai mon idée. Il a quitté le cabaret de

la Rose à huit heures. Corderoi le menuisier et son apprenti qui s'en revenaient de porter un cercueil l'ont vu prendre le chemin qui longe votre pré. C'est par ici qu'on a dû faire le coup.

BALT.

Est-ce qu'ils l'auraient étranglé?

LE FOSSOYEUR.

C'est vous qui le dites.

BAST.

Non, je ne puis entendre cela. Ça me fend le cœur. Un si loyal compagnon!

LE FOSSOYEUR.

Après tout, pour un de perdu, dix de retrouvés. Vous y passerez tous, mes petits agneaux, vous y passerez tous.

Il s'en va.

BAST, riant.

Il ne sait rien. Personne jamais ne saura rien. Qu'ils arrivent tous à présent!

BALT.

Assez, assez! il y a quelqu'un qui sait!

Il s'en va avec la brouette.

BAST, penché sur la fosse, mains jointes.

Voyons, ami, pourquoi nous ferais-tu de la peine? Ce qui est fait est fait. Tu es sûrement sur le chemin du paradis maintenant. N'est-ce pas mieux que de trimer ici-bas sa pauvre vie durant? Je te jure que le premier argent que nous lèverons sur la somme sera pour te faire dire une messe. Oui, même avant d'acheter le champ, ami Hendrik, cela, je le jure. N'est-ce pas là bien parler?

Deux enfants, des garçons, arrivent par le chemin, tous deux en lambeaux, pieds nus, tignasses ébouriffées. Ils font quelques pas, s'arrêtent à regarder Bast parler au mort. L'un d'eux tousse.

BAST, se retournant effrayé.

Qu'est-ce que vous voulez? Qu'est-ce que vous faites ici? Est-ce que j'ai dit quelque chose?

L'AINÉ DES GARÇONS.

Parler à celui qui s'appelle Balt.

BAST.

Mon frère n'est pas ici ; il est là-bas dans le jardin, qui charrie de la terre. Qu'est-ce que vous lui voulez, à mon frère ?

L'AINÉ.

C'est la mère qui nous envoie demander du pain.

BAST.

Eh bien, allez lui en demander, du pain. Il vous en donnera sûrement.

BALT, rentrant avec la brouette.

Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi êtes-vous entrés ici ?

L'AINÉ.

La mère nous envoie. Il n'y a plus de pain à la maison.

BALT.

Est-ce que j'en peux ? Le tailleur n'a qu'à travailler comme moi.

L'AINÉ.

Il est dans son lit. Il ne travaille plus.

BAST, regardant Balt et riant.

Ils ont de grandes dents... Quand vous vous serez mis en ménage avec la Tonia, ils vous mangeront la peau sur les os.

BALT.

Allez-vous en. Il ne pousse pas de pain dans notre champ. Dites-le à Tonia.

LES DEUX ENFANTS.

Du pain! Du pain!

BALT, allant vers eux, bas.

Elle n'a pas dit autre chose, votre mère?

L'AINÉ.

Elle a dit que le père va sur sa fin, qu'il fallait de l'argent.

BALT.

Bon ! Bon ! J'irai. Dites-lui que j'irai quand j'en aurai fini avec l'autre.

L'AINÉ.

Avec quel autre ?

BALT.

Allez-vous en, allez-vous en, graine de chien. Je n'ai rien dit. Il n'y a ici que mon frère et moi.

Les enfants s'en vont.

BAST.

Tu es l'étafon, toi. Moi, je vais seul comme le bœuf. Il n'a pas de femme non plus. Il trime du matin au soir. Il est sans joie. Toi, Balt, tu prends du plaisir avec cette Tonia. Mais écoute : il n'est pas bon qu'une femme entre dans la maison où il y a un secret. Le mort est à nous deux et aussi l'argent. Je n'entends partager avec personne.

BALT.

Eh bien, nous tirerons chacun de notre côté.

BAST.

Et qui de nous deux emportera celui qui est là ?

BALT.

Maintenant je ne dis plus mot. Celui-là, Bast, est la herse entrée dans notre chair vive.

BAST, ricanant.

Ha! Ha!

BALT.

Quoi ?

BAST.

Je ris parce qu'il a suffi d'un mot pour te rendre soumis comme un mouton.

Ils restent un instant sans parler.

BALT.

Ecoute, tu t'en iras avec l'argent. Je n'en

veux plus. Emporte-le, sème-le sur les routes, jette-le dans les puits. Ou fais-en de la terre, du blé, des maisons : tu en es le maître. Moi je veillerai ici auprès de la fosse. Mais attache ces mains avec des cordes, attache-les fortement comme le boucher lie les membres du porc qu'il va égorger. Et puis prends la hache, abats-les d'un coup.

BAST, rusant.

Qui a crié ? Qui a poussé cet horrible cri ? Quelqu'un a crié vers nous du fond de la terre !

BALT.

N'est-ce pas un cri mou, comme quelqu'un qui va mourir, un cri comme étranglé entre des mains ?

BAST.

A présent il se tait, je ne l'entends plus.

BALT.

Oh ! il recommencera tout à l'heure. Il ne fi-

nira jamais de crier. Quand nous aurons le champ, son ombre marchera près de nous, devant la charrue.

BAST.

Eh bien, je ferai comme tu dis. Je m'en irai, je te délivrerai de cet argent. Je le nouerai dans mes hardes. je prendrai passage à bord d'un navire. Tu n'entendras plus jamais parler de lui ni de moi. Il faut bien qu'un de nous deux accepte le sacrifice. Oui, entre frères l'un peut bien alléger à l'autre le poids d'une chose comme celle-là.

BALT.

Non, non, ne fais pas cela. Il vaut mieux que nous restions ensemble. Ce n'est pas trop de nous deux pour garder un tel secret. Bast, qu'as-tu fait de l'argent? Lui seul peut guérir mes pauvres mains malades. J'ai soif et faim à présent de cet argent; il nous a coûté assez

cher. Dis, qu'as-tu fait de l'argent? Sur ta vie, où as-tu caché l'argent?

BAST.

Sous un carreau, dans la maison, profondément sous un carreau.

BALT.

Eh bien, allons le voir ensemble, le toucher ensemble. Ensuite la force me reviendra comme si j'avais touché aux Saintes Reliques. Allons ensemble voir l'argent, Bast.

Ils se dirigent vers la maison.

ACTE III

ACTE III

Chez le tailleur. Une chambre basse, peinte à la chaux, en désordre. Au fond, vers la gauche, porte ouvrant sur la rue près d'une fenêtre à travers les vitres de laquelle on aperçoit les maisons de la place et l'église. A gauche, second plan, un poêle à long tuyau plat s'avancant hors de l'âtre. Des fers à repasser sur le poêle. Devant la fenêtre l'établi du tailleur. Chaises en bois. A droite, dans le mur, une alcôve où le tailleur agonise. Aux murs des modèles, des patrons, et accrochés à des clous, des paquets de hardes. Un buffet.

Au lever du rideau, les deux enfants, à terre, près du poêle, font de petits monts de sable.

Entre Balt furtivement. Il fait quelques pas. Les enfants lèvent la tête et continuent à jouer.

Le jour commence à baisser.

BALT.

La mère n'est pas là ?

L'AINÉ DES ENFANTS, sans répondre.

Celui-là ne donne jamais rien.

BALT.

Dites, Tonia n'est pas là ?

L'AINÉ.

Non.

LE TAILLEUR.

Qui est là ?

BALT.

Moi.

LE TAILLEUR, dans l'alcôve.

Est-ce le prêtre qui est là ?

BALT.

Non, c'est moi.

LE TAILLEUR.

Si c'est pour du travail, je ne peux pas. Tonia est allée...

La voix faible se perd dans une toux comme un râle.

BALT.

Bon, j'attendrai.

LE TAILLEUR.

C'est cela, prenez une chaise. Tonia...

Il tousse.

BALT.

Où est-elle, Tonia?

LE TAILLEUR.

Je ne sais pas, elle est allée chercher le prêtre.

Un silence. Balt s'est assis.

BALT, à l'ainé.

Est-ce qu'il va plus mal?

L'AINÉ.

Il ne va plus du tout.

LE TAILLEUR.

Jean-Pierre, allez jusqu'au cabaret. Elle est sûrement là à s'amuser.

L'AINÉ.

Non, elle est partie avec un homme.

BALT.

Quel homme?

L'AINÉ.

Un homme.

LE TAILLEUR.

A boire! Je crève.

BALT, se levant.

Je ne sais pas où est l'eau. (A l'ainé.) Il demande à boire. Où est l'eau?

L'AINÉ.

Il n'y a pas d'eau. Elle est gelée. Depuis hier, il n'y a plus de feu.

BALT.

Si vous alliez voir au cabaret, hein ? Puisqu'il dit qu'elle est là ?

Les enfants ne répondent pas, il se rassied.

TONIA, dehors.

Oui, c'est cela, allez chercher le prêtre. S'il peut venir tout de suite, il sera peut-être encore temps. (Elle entre.) Tiens, Balt !

BALT.

Je passais, je suis entré.

TONIA.

Il y a du temps qu'on ne vous a plus vu. Je croyais que c'était fini. (Aux enfants.) Dehors, vous ! Voyez, ils ont pris tout le sable. Il ne m'en restera plus pour semer devant la porte quand ce sera le moment. (Les enfants s'en vont.) Allez, je suis bien à plaindre. Je ne sais plus comment je vis.

LE TAILLEUR.

C'est vous, Tonia? A boire! Je n'en peux plus.

TONIA.

Bon, vous attendrez bien un moment. (A Balt.) Il y a des mois déjà que ce n'est plus un homme. Toujours couché dans son lit comme une femme! (Lui jetant un bras autour du cou.) Un homme comme vous aurait fait mon affaire. Vous ne m'auriez laissée manquer de rien. Vous m'auriez battue. Ce n'est pas vous que j'aurais trompé.

BALT.

Oui, mais vous savez, je ne suis pas seul, j'ai mon frère avec moi. Je ne suis pas heureux non plus.

TONIA.

Eh bien, il aurait pris femme aussi. Vous êtes assez riches tous deux pour vous payer des

petits. Le tailleur, lui, n'avait pas un sou quand nous nous sommes établis.

BALT.

Nous sommes de pauvres diables, Tonia. Nous sommes maigres comme des clous. Nous n'avons que notre peau sur le dos.

TONIA.

Oui, oui, je vous entends. Votre voisin va partout disant que vous avez haussé sur le champ dont il a envie lui-même.

BALT.

Le champ, Tonia, le champ... C'est là la misère ! Jamais nous ne viendrons à bout de nous payer de tout ce qu'il nous a coûté déjà. Eh bien ! qu'il le prenne, le voisin.

TONIA.

On dit dans les villages que vous avez eu un mort chez vous.

BALT, violemment.

Ils en ont menti !

TONIA.

Que vous avez fait un héritage.

BALT, humblement.

Ne dites pas cela, Tonia. Pour l'amour de Dieu, non, ne dites pas cela. Je vous assure que nous n'avons pas eu de... Non, personne n'est mort chez nous. Nous vivons dans la gêne ; depuis un peu de temps, tout tourne contre nous. Un de nos porcs est sur le flanc, il faudra l'abattre. Et la vache a pris du mal, elle a fondu de moitié.

LE TAILLEUR.

Tonia, êtes-vous là ? Est-ce qu'il est venu, le prêtre ?

TONIA.

Non, il n'est pas venu, il viendra tout à l'heure. Il ne peut pourtant pas se déranger

comme ça constamment. Retenez-vous un peu encore.

LE TAILLEUR.

C'est que c'est fini. Il viendra trop tard.

TONIA.

Voilà la vie qu'il me fait depuis hier. (A Balt.)
L'homme, me viendrez-vous pas en aide ? Il y aura d'abord le cercueil et l'enterrement à payer. Puis, c'est bien le moins que je mange, moi et les enfants.

BAL T.

Tonia, j'étais venu pour vous dire... Oui, j'avais quelque chose à vous dire. Est-ce que vous ne voyez pas là traîner quelque chose à terre ? Est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un derrière moi qui me fait signe ?

TONIA.

Il n'y a personne.

BALT, regardant vers la fenêtre.

Je t'assure, Tonia, il y a là-bas deux yeux qui me regardent.

TONIA, allant à la fenêtre.

Tout le monde est à se chauffer près du feu.
La rue est vide.

LE TAILLEUR.

A boire !

BALT.

Eh bien, faites. Il faut être secourable à ceux qui vont passer.

TONIA.

Il n'y a plus d'eau. Il n'y a plus qu'un peu d'eau-de-vie dans la bouteille. (Elle prend la bouteille sur le buffet et entre dans l'alcôve.) Mais buvez donc... Après, vous serez mieux pour vous confesser.

LE TAILLEUR.

Non, non, assez, je brûle ! Aia ! miséricorde !
Aia !

on entend quelque temps encore ses gémissements.

TONIA, sortant de l'alcôve.

Sûrement il va rendre l'âme. Il sent déjà la mort.

BALT.

Qui ça ! qui sent la mort ?

TONIA.

Lui donc.

BALT.

Ecoutez, ne parlez pas de la mort quand je suis là. Cependant j'en vaudrais bien un autre.

TONIA.

Ce sont là des lubies. Une poule aura chanté comme le coq à votre berceau, l'homme.

Une ombre en ce moment passe devant les vitres, on voit Bast regarder dans la chambre.

BALT, se cachant derrière le poêle.

Restez là un instant, s'il vous plaît. Je suis sûr à présent qu'il y a là quelqu'un qui ne doit pas me voir ici.

TONIA.

De qui parlez-vous?

BALT.

Mon frère est là qui fait le guet. La vie est devenue pénible entre nous. Nous restons des jours sans parler.

TONIA, ouvrant la porte et puis la refermant.

Il est parti. Il a tourné l'angle de la place. Il est petit et laid.

BALT.

Je voulais te dire ceci, Tonia...

TONIA, riant.

Oh! c'est comme un puits d'où le seau ne veut pas remonter... Eh bien, j'écoute.

BALT.

Un homme comme moi peut bien se confesser à une femme comme toi, Tonia. Viens

près de moi. Est-ce qu'il n'y a personne qui puisse nous entendre?

LE TAILLEUR.

Tonia! Tonia!

BALT.

Va plutôt auprès de lui. Moi, j'ai bien le temps.

TONIA.

Ce n'est pas lui qui doit te gêner. Au point où il en est, il n'y a pas de danger qu'il entende ce que tu as à me dire.

BALT.

Non, ce sera pour une autre fois. L'heure n'est pas venue encore. Il faut que je traîne cela encore un peu de temps après moi.

TONIA.

Tu as une peine, l'homme. Tu as quelque chose qui ne peut pas passer.

BALT.

Oui, il est survenu quelque chose. Mais il fait encore trop jour. Il y a des choses qu'on ne peut dire que la nuit, quand on ne voit plus la bouche qui les dit.

LE TAILLEUR.

A boire!

BALT.

Il ne cesse pas de demander à boire. Vous ne pouvez pas cependant le laisser finir comme un chien.

TONIA.

Il a assez bu dans sa vie, il a bien mérité de se priver un peu à présent.

BALT.

Non, je ne veux pas avoir cette chose de plus sur la conscience. Où est l'eau? J'irai la lui porter.

TONIA.

Elle est gelée, je vous dis.

BALT.

Eh bien, j'irai en prendre au puits.

TONIA.

Le puits aussi est gelé.

BALT.

Après tout, c'est votre mari. Cela ne me regarde pas.

UNE VOISINE, entrant.

Le prêtre n'était pas là. Il était allé porter les sacrements à un vieil homme mourant au bout du village. Ça sera pour quand il rentrera.

TONIA, frappant ses genoux en gémissant.

Ah ! mon pauvre homme ! Il lui faudra passer sans les sacrements ! Mais tout le monde meurt donc dans le village !

BALT.

Hein ? Qui encore vient de mourir ?

TONIA, à la voisine.

Si vous vouliez me prendre au cabaret un pot de bière, voisine ? Ah ! c'est un grand malheur ! mon pauvre homme ! J'en suis toute sèche, je n'ai plus de salive... L'homme que voilà paiera.

BALT, tapant sur son gousset et riant.

Des écus ! Allez, j'en ai plein mes poches ! J'ai gagné le gros lot à la loterie ... (se reprenant.) Mais voyez-les donc : elles me lèchent des yeux comme un morceau de sucre. Eh bien, vous pouvez m'en croire, tout mon avoir c'est quelques pauvres liards. (Il tire quelques sous.) Voilà pour le pot de bière.

La voisine sort.

TONIA.

Dites, mon cœur. Le tailleur une fois en

terre, c'est vous qui serez le maître ici, pas vrai ?

BALT.

Un pauvre maître, Tonia.

TONIA.

Je ne veux pas d'autre homme que vous. Mettez votre main dans la mienne et jurez...

BALT.

Prenez garde. Ces mains-là... Je veux dire, il ne faut pas se fier à ces mains-là. Autrefois, j'abattais, avec, la besogne de quatre hommes. Maintenant elles tremblent toujours, elles ne cessent pas de trembler. Elles ne sont plus bonnes qu'à... (il se met à rire.) Voyez, je ris. Et cependant elles ont plus fait pour me damner que tous mes autres membres.

TONIA.

Elles tremblent, c'est vrai. On dirait qu'elles ont eu elles un mal qu'on ne sait pas.

BALT.

Oh ! prenez-les un instant entre les vôtres, ces horribles mains, Tonia... Je t'en prie, Tonia, aie pitié de mes mains... mets-les dans la chaleur de ton corsage. Non, arrière ! mes mains sont à moi. Laisse-les. Je ne dirai rien, je n'ai rien à te dire.

LE TAILLEUR, à l'agonie.

Le prêtre ! Heu ! Heu ! Han !

LA VOISINE, revenant.

Voilà la bière. Il y a le menuisier qui attend dans le cabaret. Il demande si on ne pourrait déjà lui donner les mesures. Il a beaucoup de besogne. Il est pressé.

TONIA, allant vers l'alcôve et écoutant.

Il n'en a plus pour longtemps. Dites au menuisier qu'il prenne patience.

La voisine sort.

LE TAILLEUR.

Hahan ! Hahan !

TONIA.

On a bien plus soif quand on a de la peine.

Elle boit coup sur coup.

BALT.

Non, non, je ne puis entendre cela plus longtemps. J'ai entendu cela autrefois. Cela me tord les entrailles. Mettez-lui un drap sur la bouche pour que je n'entende plus ces gémissements épouvantables. Et cependant, voyez, je ne puis m'en aller. Quelque chose me retient ici, je veux l'entendre mourir jusqu'au bout.

TONIA, près de l'alcôve, au tailleur.

Voyons, soyez raisonnable. Ne criez pas si fort. On vous entendrait du bout de la place.

LE TAILLEUR, plus faiblement.

Han ! Han !

Balt et Tonia, immobiles, le cou tendu vers l'alcôve
écoutent tous deux.

BALT.

Voilà que ça cesse. Oh! dire que cela va
cesser! J'aime encore mieux qu'il crie.

TONIA.

Il n'était pas méchant au fond.

BALT.

Est-ce qu'il vit encore?

TONIA.

Je crois qu'il est mort.

BALT.

Je ne reste pas un instant de plus ici. Bon-
soir.

TONIA.

Mais venez donc voir quelle grimace il fait...
La langue lui pend hors de la bouche.

BALT.

Vous êtes sûre que sa langue pend ? Et, n'est-ce pas, elle est noire comme du charbon ? Elle est dure comme un caillou ? Est-ce qu'il ne ressemble pas maintenant à un homme qu'on aurait étranglé ?

TONIA, dans l'alcôve.

J'avais un mari. Après tout nous avons eu de bons moments. Tant qu'il a pu travailler, le pain ne manquait pas, mes enfants n'étaient pas obligés de mendier sur la route. A présent que je l'ai perdu, qu'est-ce que je vais devenir ?

BALT.

Bonsoir. Je n'aime pas voir cela. Quelqu'un qui s'en va fait toujours penser à ceux qui sont partis avant. Je reviendrai, Tonia, quand il ne sera plus là.

TONIA, sortant de l'alcôve.

Je suis bien bête de pleurer. Le chien ! à

présent il va se payer du bon temps, il pourra dormir tout son soûl. Et moi, il me laisse toute seule à trimer avec les petits. (Elle se jette au cou de Balt.) Ah! l'homme! n'aurez-vous pas pitié de moi? Le cercueil, l'enterrement! Et pas même une chemise pour l'ensevelir!

BALT.

Laissez-lui celle qu'il a sur le dos, il n'aura pas froid. Quelqu'un une fois disait cela.

TONIA.

Ah! mon Dieu! Quel malheur! un si bon homme! Un homme si vaillant! (Allant vers la porte et appelant.) Hé, voisine, voisine! Maintenant le menuisier peut entrer.

LA VOISINE, au dehors.

Je vais l'appeler.

TONIA.

Je ne le verrai plus jamais! (A Balt.) Voyons,

vous me donnerez bien de quoi lui faire dire une messe ?

BALT.

Il y en a d'autres qui attendent leur tour.

LE MENUISIER, entrant.

C'est donc fini enfin ? Toute une heure de perdue ! Où est-il ?

TONIA.

Là. Il ne pouvait pas s'en aller. Ce n'est pas que la vie lui ait été commode cependant.

LE MENUISIER, son mètre à la main. Il pénètre dans l'alcôve, en sort au bout d'un instant.

Un mètre soixante... J'aurai, je crois, l'affaire. Ça ne fait rien que ce soit un peu juste, Tonia ?

TONIA.

Il faisait aussi quelquefois ses habits un peu trop justes. Ah ! quel malheur ! (Elle va vers le pot

de bière.) Et plus rien dans ce pot ! J'aurais pourtant bien besoin de courage.

Quatre voisines entrent l'une après l'autre et vont s'asseoir
près de l'alcôve.

PREMIÈRE VOISINE.

Il est plus heureux comme cela.

DEUXIÈME VOISINE.

Son mal ne pouvait durer toujours.

TROISIÈME VOISINE.

Et pour vous-même, Tonia, c'est mieux. A la longue, il vous devenait une charge.

QUATRIÈME VOISINE, montrant Balt.

D'ailleurs, il vous reste des amis.

BALT.

On étouffe ici. Il faut ouvrir la fenêtre. Il y a une odeur qui ne s'en va pas.

PREMIÈRE VOISINE.

C'est le moment, je crois, de l'ensevelir. Où sont les draps ?

TONIA.

Il n'y a pas de draps.

DEUXIÈME VOISINE.

Peut-on prendre ceux du lit ?

TONIA.

Il n'y a qu'une couverture au lit.

TROISIÈME VOISINE.

A la veillée, nous lui coudrons avec des pièces de toile un suaire.

TONIA.

Oui, c'est cela, faites pour le mieux.

UN VOISIN, entrant après avoir secoué ses sabots sur le seuil.

Vous savez, Tonia, j'aiderai à porter le corps

Vous pouvez compter sur moi. Ayez seulement à boire pour les porteurs. Ce n'est pas que le tailleur soit lourd à porter, mais on est ému, les bras vous manquent. (Apercevant Balt.) Je ne me trompe pas, c'est bien l'ami Balt que voilà? Irez-vous à la ville voir guillotiner l'homme?

BALT, tressaillant.

On guillotine quelqu'un à la ville ?

LE VOISIN.

Oui, l'homme qui a tué son frère. Vous êtes le seul à ne pas savoir cela.

BALT.

Voyons, est-ce possible ? Il n'a donc pu cacher le cadavre ?

LE VOISIN.

Ce sera pour l'autre nuit, à l'aube. Il n'y a que deux petites lieues. Tous les gens d'ici y vont.

BALT, riant.

Eh bien, j'irai. Oui, je veux savoir comment on s'y prend pour couper le cou à quelqu'un. A l'aube, vous dites ? Et sur la place du marché, n'est-ce pas ? L'exécuteur est âgé, je crois, il connaît son métier.

TONIA.

J'irai aussi. C'est bien le moins, pas vrai, vous autres ? que je me paie ce petit plaisir-là ? Allez, on n'a pas trop déjà l'occasion de s'amuser. (A Balt.) Tu viendras me prendre, l'homme ?

BALT.

Oui, à moins que d'ici là...

Il sort. Le voisin va vers l'alcôve et joint les mains.

Tonia, à travers les vitres, suit des yeux Balt. Elle a un mouvement de la tête vainqueur. Le soir est tombé.

ACTE IV

ACTE IV

Une place publique. Au fond, toits couverts de neige. Les rumeurs et les cris d'une grande foule : une partie, au premier plan, est maintenue par un cordon de soldats. L'autre se masse vers le fond, également maintenue par la troupe. Entre elles un espace vide. Vagues lueurs d'aube. Tous les réverbères n'ont pas été éteints. Des glas sonnent sans interruption dans la ville.

VOIX D'HOMMES et DE FEMMES, au premier plan. Ils regardent vers la droite.

On lui coupe à présent les cheveux. — On lui a lié les bras derrière le dos. — Le prêtre

est là qui lui parle de Dieu. — Il a fait le coup, c'est justice qu'il expie. — Vous ne voyez pas encore s'ouvrir les portes de la prison? Il passera là devant nous. — Vous entendrez ses dents claquer. — Quelquefois les yeux leur sortent de la tête, on croirait qu'ils vont marcher dessus. — Mais ne poussez donc pas comme cela. — Oh! moi, je ne ferais pas de mal à une mouche. — Hé! Petit Pierre, Petit Pierre! Qui a vu mon fils?

VOIX, au fond.

A mort! A mort!

VOIX, au premier plan.

Qu'est-ce qu'ils disent? Ils aboient à la mort comme des chiens. — Allez, il vaudrait mieux dire des prières. — Moi, c'est déjà le sixième que je vois raccourcir. Vous savez, on s'y fait. — Après tout, ce n'est là qu'un petit moment à passer.

UNE VOIX, gémissante, au fond.

Seigneur!

VOIX, en divers sens.

C'est une voix de femme. Elle a crié comme ça toute la nuit. — On l'a vue cogner avec sa tête la porte de la prison. — Allez-vous en, ne restez pas là. — Qu'elle s'en aille! Qui est-ce? — Si c'est sa femme, qu'on les lie ensemble. — Le couteau, c'est trop court, il faudrait commencer par l'écarteler — le plonger dans l'huile bouillante, — l'écorcher vif comme une anguille.

Balt entre avec Tonia par la gauche.

TONIA.

Par ici! Par ici!

BALT.

Sommes-nous assez près? Je voudrais voir ses yeux quand il apercevra le couteau.

VOIX, en divers sens.

Ne poussez pas. Il doit y en avoir pour tout le monde... Mais ne poussez donc pas, vous autres ! Il fallait venir plus tôt ; nous étions ici avant minuit. — On dit que ses enfants sont venus pour le voir mourir... Ça lui donnera du courage... On meurt mieux en famille. — Il fait glacé. On grelotte. — Qu'on en finisse ! Voilà la neige qui va recommencer à tomber. — On a balayé le pavé pour qu'il ne glisse pas. — Vous le verrez sautiller comme un poulet sur la tôle rougie. — Hé ! Petit-Pierre ! Monte sur la borne.

BALT.

Il me semble que c'est moi qui vais passer là. Tonia, je voudrais te dire cela tout bas à toi d'abord. Ensuite, tu pourras le crier aux autres... Mais voilà déjà le jour. Regarde-moi,

Tonia. Est-ce que je n'ai pas, moi aussi, la tête d'un homme qui va...

VOIX, autour de Balt.

Mais gardez donc vos mains en paix, brave homme. C'est insupportable. Vous avez l'air de secouer un prunier.

Tous rient.

BALT.

Je ne peux pas, je ne peux pas. Il y a quelque chose dans mes mains qui ne veut pas s'en aller. Elles auraient cassé les cordes du cordier. Pourtant je suis très faible, très faible. Un enfant me mettrait à terre.

LA VOIX, au fond.

Seigneur ! Seigneur !

Cris. Tumulte.

VOIX, au second plan.

Mais emmenez-la donc, qu'on l'entraîne ! — Tenez, la voilà, elle crie, on voit ses bras qu'elle lève vers le ciel.

BALT.

Qu'est-ce qu'on fait de la tête, ensuite ? Est-ce qu'elle continue à vivre, la tête. (Rires). Je voudrais la tenir un instant entre mes mains, cette tête.

Il fait un mouvement pour s'avancer par delà les soldats.

UN SOLDAT.

Holà ! Arrière !

BALT.

Je dois aller. Laissez-moi passer, que je vous dis. J'ai autant de droits que l'homme à marcher là.

TONIA, riant.

Ne l'écoutez pas, il a bu un coup de trop. Nous avons fait ensemble les cabarets de la route.

BALT.

Je t'en prie, Tonia, ne ris pas de moi. J'ai

toute ma raison. Je sais ce que je dis. Et pourtant, c'est vrai, j'ai l'air d'un homme qui déraisonne.

Bast est entré. Apercevant son frère et Tonia, il a un mouvement, se dissimule. Eux ne l'ont pas aperçu.

UNE VOIX, près de Balt.

Les frères avaient fait un héritage. L'homme, une nuit, est entré dans la chambre où dormait l'aîné. Alors il a pris un maillet.

BAST, se rapprochant.

Vous dites, un maillet ?

BALT, sans voir Bast.

Il y avait peut-être un secret entre eux. Ils avaient peut-être tué quelqu'un.

LA VOIX, au fond.

Seigneur! Seigneur! Seigneur!

VOIX, au premier plan.

Encore ce cri! C'est un scandale. — On devrait

épargner aux honnêtes gens de pareilles émotions. — Est-ce que les portes ne s'ouvrent pas encore? Est-ce qu'on songerait à le gracier? — Pas de grâce! Il nous faut l'homme! La mort! La mort!

UN HOMME, à un autre.

Le vieux couche seul... Il n'y a pas de volets à la fenêtre... Je sais où l'argent est caché... Un de nous deux ferait le guet. Rien qu'un petit coup de surin.

BALT.

Voici la vérité, je la connais mieux que personne. L'homme était penché sur la table, comptant son argent. Alors l'autre s'est approché, ses mains allaient devant lui. C'est comme je vous le dis, il n'a fallu qu'un instant. Il n'y a pas eu de sang.

UNE VOIX, près de Balt.

Qu'est-ce qu'il raconte? Il est fou. Mais si,

puisque le lit en était plein. Il y avait du sang sur les murs. Il y avait du sang dans l'escalier. Il y avait du sang jusque dans la rue.

BALT.

Est-ce que j'ai dit qu'il n'y avait pas de sang? Que je meure si j'ai dit cela!

BAST, dans la foule.

Cet homme sûrement divague. Il vaudrait mieux l'attacher au pilier d'un cabanon.

VOIX, au premier plan.

Le voilà! Le voilà!

BALT.

Serait-ce vraiment lui qui vient, Tonia? Est-ce que c'est déjà lui? Ecoutez, il faut l'empêcher d'avancer. Dites-lui qu'il s'accroche aux pierres de la prison plutôt que d'avancer.

TONIA.

On n'aperçoit rien. La rue est noire de monde.

BALT.

Ecoute, je ne resterai pas, je ne veux pas voir cela. Ouvrez les rangs, faites-moi place. C'est horrible de penser qu'une tête va rouler là.

VOIX, en tous sens.

Les portes s'ouvrent. — On ne l'aperçoit pas encore. Il y a des hommes noirs devant la prison. — Voisine, n'auriez-vous pas un petit cordial sur vous? Au dernier moment, on défaille. — Hé! Petit Pierre, regarde bien la lunette!

BALT.

Viens. Allons-nous en. Quand il passera, ce sera trop tard.

TONIA.

Je crois qu'il arrive. Tu n'auras qu'à fermer les yeux si le cœur te manque.

BALT.

Ah! Tonia, est-ce qu'il ne viendra pas un temps où les mains seront délivrées de tout le

mal qu'il y a en elles, où elles pourront travailler tranquillement à la terre ?

UN OFFICIER.

Garde à vous ! Sabre au clair !

Long cliquetis de sabres. Les commandements se répètent au loin, à gauche. Clameurs de la foule. On entend toujours les glas.

BALT.

Mes yeux volent vers l'homme comme les mouches vers le bœuf qu'on égorge.

TOUTES LES VOIX, soulagées, heureuses.

Le voilà ! Le voilà ! Il arrive ! — Ses cheveux sont droits comme des poignards. — Il est vert. — On le croirait déjà mort. N'est-ce pas pitié, vous autres ? — Nous serions volés s'il tombait là tout à coup.

TONIA.

Je voudrais baiser ses lèvres froides tout à l'heure.

BALT.

Le ferais-tu aussi pour moi, Tonia, si un jour... ?

Roulement à mesure rapproché des tambours à droite.

Apparaissent le juge, le greffier, la confrérie des pénitents en cagoule, portant des cierges allumés.

Immense silence soudain de la foule.

LES PÉNITENTS, s'avançant deux par deux.

Chaque pénitent à son tour dit un des versets.

Nous sommes les fléaux. — La peste, la famine et la guerre sont nos compagnons. — Nous sommes le sang et les plaies. — Nous sommes les mauvaises tentations. — Nous sommes les mains homicides — qui versent le poison — qui nouent les cordes — qui aiguisent les couteaux.

Nous sommes le remords et les sanglots. — Nous fléchissons sous la colère de Dieu. — Nos gorges sont sèches d'avoir lamenté vers vous, Seigneur! — Nos pieds sont déchirés

d'avoir marché par les chemins de la Pénitence! — Sous nos cagoules nous cachons le visage de Caïn. — Toute la terre est rouge du sang d'Abel. — (Tous les pénitents ensemble.) Nous vous offrons en expiation, Seigneur, nos sueurs d'agonie. Amen!

LE PRÊTRE, s'avançant à reculons, les bras ouverts,
le crucifix dans l'une des mains.

Pensez à Dieu, mon frère, élevez votre espoir vers celui qui pardonne.

Le condamné, les pieds ligotés, marche en sautillant péniblement.

LA VOIX, au fond.

Seigneur! Seigneur! Pitié pour mon fils,
Seigneur!

La foule repousse le cordon de soldats, déborde en tous sens, regardant vers la gauche.

On entend le bruit sourd du couteau s'abattant. Un cri immense part de la foule. Roulement prolongé de tambours.

Bast porte vivement ses mains à sa tête, puis essaie de faire un signe de croix.

La place rapidement s'est vidée : il n'y a plus, au fond, qu'un groupe qui continue à regarder vers l'échafaud. Bourdonnement de la foule dans la coulisse. Piétinement confus, cliquetis de sabres, commandements. Les glas ont cessé.

BALT.

J'ai vu tomber la tête. Elle roulait comme une boule à travers un jeu de quilles. Après tout, c'est l'affaire d'un instant ; maintenant l'homme a payé sa dette. Il faut toujours en venir là. Le plus tôt est le mieux.

BAST.

Viens, mon frère. Il ne faut pas rester ici un instant de plus. Fuyons, fuyons.

BALT.

Qui est là ? qui m'appelle ?

BAST.

C'est moi, Bast. Fuyons, je te dis.

BALT.

Qu'importe à présent ? j'ai vu ce que je devais voir. Il est trop tard pour s'en aller.

VOIX, au fond.

L'homme a fait une belle fin. — Il a embrassé le prêtre. Il a regardé le couteau. — Ça donnera du cœur aux autres. — Et puis, voilà, il y a les journaux. C'est une consolation pour la famille.

BAST.

Tu auras tout l'argent. Je n'en veux plus, je te le laisse. Mais viens. La terre encore une fois avait bougé quand je suis parti.

BALT.

L'homme aussi avait tué son frère pour de l'argent. Pense à cela, Bast... Et, dis-moi, as-tu vu ses yeux devant le couteau ? Hendrik avait des yeux comme cela.

BAST.

Silence ! Silence !

TONIA.

Oh ! allez ! il ne faut pas se gêner avec moi. Votre frère, Bast, n'est pas un homme comme les autres.

BALT.

Non, Tonia, à présent je ne suis plus comme les autres hommes.

BAST.

Eh bien, emmenez-le, Tonia. Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas trop longtemps ensemble.

Il s'éloigne.

TONIA.

Veux-tu que je te dise, pauvre homme ? Toi aussi tu as l'air d'avoir quelque chose sur la conscience.

BALT.

Sur la conscience, Tonia ? Tu as dit, sur la

conscience? Regarde-moi bien en face. Tant que personne ne sait rien, je puis, moi aussi, te regarder en face. Peut-être que je ressemble à cet homme? Est-ce que je porte comme lui la malédiction de Dieu sur mon front?

TONIA.

Je ne vaux pas cher et pourtant il me semble que tu as fait une chose que je n'aurais pas faite, moi.

BALT.

C'est justement ça, Tonia, que je voulais te dire. Maintenant il est trop tard encore une fois, l'heure est passée. Je ne suis pas l'homme que tu crois, Tonia.

Roulement, bruit de cavalerie s'éloignant.

VOIX, au fond.

C'est le fourgon. Le supplicié est dedans, avec sa tête dans ses bras. — Courons voir démonter la machine.

Tous s'en vont. Le bourdonnement de la foule décroît de plus en plus et puis cesse tout à fait.

BALT.

Me tête à moi, Tonia, tient toujours à mes épaules. Ce que je t'ai dit, c'était pour plaisanter. Allons-nous en, je veux boire jusqu'à rouler sur le chemin. Il y aura toujours bien un chariot qui passera.

TONIA.

Voilà le jour. Hâtons-nous. Les cloches sonneront pour l'enterrement du tailleur quand nous arriverons.

Elle l'entraîne vers le fond à gauche. Le matin livide éclaire la place. Des groupes d'ouvriers passent, chargés d'outils.

BALT.

Tu as raison. C'est le jour, c'est encore une fois le jour... Mais pas par là, Tonia. C'est par là que le fourgon a passé.

TONIA.

C'est étrange comme un peu de boisson peut mettre un homme à bas.

BALT.

Ce n'est pas seulement la boisson. Vois-tu, Tonia, il y a des hommes qui ont le crime dans les mains. Ceux-là tuent comme il y en a qui prient, comme ceux-là vont au travail. Et puis ensuite il n'y a plus qu'à passer par là. Tonia ! promets-moi, Tonia... un baiser sur mes lèvres froides, sur mes lèvres froides, quand le moment sera venu.

TONIA.

Je ne voudrais pas être dans ta peau.

BALT.

Pourtant, Tonia, moi aussi j'avais une âme.

Un homme éteint les derniers réverbères.

ACTE V

ACTE V

Même décor qu'au premier. Le crucifix a été replacé sur la cheminée. Balt est couché dans le réduit, au fond.

BAST, du dehors.

Balt ! Balt !

Il rentre violemment, les yeux tournés vers la porte.

Balt !

BALT, du fond du réduit.

Pourquoi m'appelles-tu encore ?

BAST.

Je l'ai vu. J'ai vu sortir sa main. Aux brouettes, Balt! Les terres encore une fois se sont éboulées sur le chemin.

BALT.

Eh bien! qu'il sorte tout entier s'il veut. J'en ai assez de toujours batailler contre lui. Aussi bien il est le plus fort. C'est lui qui doit gagner la partie.

BAST.

Miséricorde! Nous sommes perdus si nous le laissons faire. Le dégel a entraîné les terres, que je te dis. Lève-toi, Balt. Nous démolirons le four, nous en précipiterons les briques dans la fosse.

BALT.

Ce ne sont pas les eaux, c'est lui qui travaille là-dessous. Il reviendra toujours à la surface, il remontera toujours du fond de la fosse.

BAST.

Du moment que tu le prends ainsi... Eh bien ! nous ferons deux parts de l'argent, je m'en irai avec la mienne. Vous vous arrangerez ensemble, lui et toi, pour le reste. Je m'en moque.

BALT.

C'est cela, oui, laisse-moi. Vois-tu, ce n'est pas tant la guillotine que de garder le secret pour moi seul. Il faudrait faire une chose, je ne sais pas, je ne sais pas. Et alors, le mieux est de dormir. Aussi bien le grand jour arrivera assez tôt. Alors il nous faudra rendre nos comptes là-haut.

BAST.

Non, ne parle pas de cela. N'évoque pas ce jour terrible. Mes dents claquent de peur. Encore si nous avions le champ ! Mais ils se sont mis à trois à renchérir dessus.

BALT.

Voilà, oui. C'est pour cette chienne de terre que nous avons fait cela et maintenant le champ passera à un autre.

BAST, du seuil.

Il est là, il est là. Je le vois. Tout est à recommencer. Aux brouettes!

Il sort.

BALT.

Es-tu encore là, Bast? Je voudrais te demander quelque chose. Va jusqu'au champ, prends dans tes mains une poignée de terre et apporte-la moi. Oui, une dernière fois sentir l'odeur de la terre, Bast! tenir tout le champ dans une petite poignée de terre!

on entend Bast revenir avec la brouette.

BAST, du dehors.

Voyons, sois raisonnable, bon ami Hendrik.

Nous avons intérêt à vivre bien ensemble puisque la chose est faite. Heu ! Heu ! J'irai pieds nus, un cierge à la main, intercéder pour le repos de ton âme auprès de Notre-Dame des miséricordes. Je t'ai promis aussi des messes, Je n'oublierai rien. Je t'assure que je ne regarderai pas à la dépense. Non, je ne suis pas un ingrat. Un autre, après tout, aurait pu faire le coup et te voler le magot. Est-ce qu'il n'est pas préférable pour tout le monde que ce soit à nous, tes parents, que revienne l'aubaine ?

BALT.

Ecoute, hé, Bast, écoute. Si tu ne veux pas aller jusqu'au champ, apporte-moi l'argent. Je veux voir l'argent. C'est bien le moins puisque je me suis damné pour lui. Si tu ne viens pas à l'instant, je me lèverai, j'irai le prendre de force. (suppliant.) Apporte ici l'argent... Tu aideras mes mains à le palper. Et ensuite tout

sera dit, tu pourras l'emporter où tu voudras.

BAST, tassant la terre dans la fosse.

Tu l'entends, bon cousin? Il voudrait avoir tout l'argent pour lui seul. Ça ne m'a guère profité à moi... Je ne suis pour rien dans l'affaire.

BALT.

Eh bien, garde-le, cet argent exécrable. Il ne valait pas la vie d'un homme.

BAST, rentrant précipitamment.

Hé! Balt, quelqu'un! J'ai vu quelqu'un arriver par le sentier. Cette fois, nous sommes pris.

BALT.

Tire-toi de là comme tu pourras. Moi, je veux dormir. Quand je dors, c'est déjà comme un peu de la bonne mort.

TONIA, entrant.

C'est moi, Tonia. (Apercevant Bast.) Je viens

pour quelqu'un qui n'a pas votre museau. Où est Balt? Où est l'homme de mon cœur?

BAST.

J'entends bien. Mais vous auriez pu entrer moins brusquement.

TONIA.

Dites, où est Balt?

BAST.

Au cabaret, à moins qu'il ne soit ailleurs. Il n'y a plus rien de commun entre cet ivrogne et moi. Vous feriez mieux de passer votre chemin.

TONIA.

J'ai perdu mon mari. Depuis qu'on l'a mené au cimetière, j'ai peur toute seule chez moi.

BAST.

Allez! il est en terre bénie. Y en a bien qui n'ont pas cette chance.

TONIA.

J'aurais voulu dire un mot à votre frère.

BAST.

Vous savez, son esprit bat la campagne.
Vous auriez grand tort de compter sur lui.

TONIA, regardant autour d'elle, riant.

Ce n'est pas qu'il fasse gai chez vous. Une
femme mettrait des rideaux à la fenêtre.

BAST.

Là où entre la femme, l'argent sort. D'ail-
leurs tout le monde peut regarder chez nous,
nous n'avons rien à cacher.

TONIA.

Je suis une très pauvre femme, Bast.

BAST.

Ecoutez, j'ai à faire dans le champ. Repassez
un autre jour.

TONIA.

Le tailleur ne m'a rien laissé, le gueux ! Je puis bien vous dire cela à vous, son frère : Balt m'avait promis de me venir en aide.

BAST.

Qu'il paie son plaisir, s'il le veut, c'est son affaire. Moi, je n'ai pas de femme. Je suis un vieux cierge qui n'a jamais brûlé, Tonia. Hors d'ici, je vous hais toutes, toi et tes pareilles. Je n'aime que la terre, Tonia, la terre ! la terre !

TONIA, s'asseyant.

Chassez-moi un peu pour voir.

BAST, rusant.

Bon ! C'était pour rire !

Il va prendre sournoisement un bâton et le tient derrière son dos.

Allez ! Balt est bien heureux d'avoir une femme comme vous. Ah ! Tonia, si ce n'était pas mon frère !

TONIA.

Vous êtes les deux fils d'une même mère et pourtant vous ne vous ressemblez pas !

BAST.

Il a toujours été le plus grand, il était fort comme un cheval. Moi, je suis petit, je suis le petit bœuf. Ma mère m'a porté sur le tard. Et comme ça, dites, il vous a promis le mariage ? Il me faudra donc quitter la maison quand vous y viendrez vivre à deux ?

Il agite son bâton derrière lui.

TONIA.

Rien n'est fait. Ce n'est pas un homme qui sait se décider comme vous. Sa langue est une vieille roue de moulin lente à tourner. Elle moud plus de vent que de farine.

BAST.

Je ne voulais pas vous le dire, mais il dort là. Ecoutez comme il ronfle. (Riant.) Vous n'au-

riez là qu'un débris d'homme. (Il attire une chaise et s'assied près d'elle.) C'est moi qui tiens l'argent.

TONIA.

Vous avez la peau plus fine que Balt. (Elle aperçoit le bâton qu'il a caché derrière sa chaise.) Montrez voir ce qu'il y a là.

BAST.

Là ? Ce n'est rien, ce n'est qu'un bâton.

TONIA.

Donnez-le moi, je le veux.

BAST.

Voyez ce qu'une femme fait d'un homme, Tonia. J'avais pris le bâton pour vous mettre dehors. Eh bien, le voilà. C'est vous maintenant qui auriez le droit de me battre. Ah ! Tonia, l'amour d'une femme a le goût d'un beau fruit. Vous l'aimez bien, mon frère ?

TONIA, elle hausse les épaules.

Et puis, vous savez, il avait toujours

quelque chose à vous dire et qui ne venait pas.

BAST.

Dites, la femme, n'avez-vous pas entendu gratter sous la terre? C'est effrayant! Quelqu'un a gratté là-dessous!

TONIA, faisant le mouvement d'aller vers la porte.

Toi aussi, tu es sujet aux lubies.

BAST.

Non, non, maintenant que tu es entrée, ne sors plus, Tonia. (Il va vers la porte, regarde au dehors.) C'étaient les corneilles là-bas dans l'arbre. Vois-tu, il y a quelque part ici assez d'argent pour s'acheter une maison meilleure que celle-ci. Et de la terre, Tonia! Il y aurait un cheval à l'écurie. Mais garde cela pour toi, je t'en prie. C'est à toi seule que je le dis.

TONIA.

A présent je puis bien vous dire aussi : il ne

tenait guère à vous. S'il vous arrivait quelquefois une petite chose, si vous sentiez une boule de feu à l'estomac, vous sauriez à qui vous en prendre.

BAST.

Mon frère mort, j'aurais cherché une femme. Nous aurions vécu dans l'abondance et la joie.

TONIA, lui caressant le menton.

Mon cœur ! c'était un homme comme toi qu'il m'aurait fallu.

BAST.

Plus bas, plus bas... Mais voilà, il y en aura toujours un de trop entre nous. Voilà, oui, c'est le troisième qui est de trop.

TONIA.

Les choses souvent s'arrangent toute seules. Le tailleur est mort, il n'est plus resté que Balt et moi.

BAST.

Pas toujours, Tonia. Les choses ne s'arrangent pas toujours comme on voudrait. Il faut quelquefois bien un peu y mettre la main. (Allant vers le réduit où est couché Balt.) Mais venez donc voir comme il dort. Venez, Tonia. Maintenant il dort comme s'il ne devait plus jamais s'éveiller.

TONIA.

Déjà depuis un petit temps ce n'était plus le même homme. Quand il venait, c'était pour s'étourdir en buvant du genièvre. Il a toujours eu une peine qu'il ne voulait pas dire. Mais tenez, voilà qu'il s'agite. Il a l'air de repousser quelqu'un qu'on ne voit pas.

BALT, du fond du réduit.

Hendrik ! Hendrik !

BAST.

Non, non, ne reste pas là. Va-t'en. Quelque-

fois, en dormant, il dit des choses singulières. Moi, j'y suis fait. Mais un autre pourrait s'imaginer ce qui n'est pas. Dis-moi, tu n'as pas entendu le nom qu'il prononçait ?

TONIA.

Il a dit une chose que je n'ai pas comprise.

BAST.

Vois-tu, cela vaut mieux. Bien que ce qu'il dit soit sans rapport avec la réalité, il vaut mieux ne pas comprendre. C'est une peine de moins. Est-ce qu'il parle encore ?

TONIA.

Je n'entends plus rien.

BAST.

Eh bien, viens par ici. Oui, écarte-toi un peu. Viens avec moi de ce côté... Tonia ! Ah ! Tonia !

TONIA.

L'homme, vous avez d'étranges yeux.

BAST.

C'est que, vois-tu... Non, je ne dirai plus rien.

TONIA.

Tu as peur. Tu te défies de moi. Va, j'en ai entendu bien d'autres.

BAST.

Je voulais te dire ceci, Tonia. Si Balt, une supposition, ne s'éveillait plus, n'est-ce pas ?

TONIA.

Oui.

BAST.

Si quelque chose arrivait qui l'empêchât de s'éveiller jamais ?... Comprends-tu à présent ?

TONIA.

Oui, oui, s'il ne devait plus s'éveiller jamais...

BAST.

Eh bien, regarde ceci. (Il va prendre un maillet

près de la cheminée.) Il n'y aurait qu'à lui laisser tomber ça sur la tête.

TONIA.

Chut! plus bas!

BAST.

Rien qu'une fois, une seule petite fois... Mes mains sont bien faibles. Je ne suis qu'un pauvre vieil homme.... Une seule petite fois, Tonia.

TONIA.

Et il y a là, tu dis, de quoi acheter un cheval, de la terre?

BAST.

Oui, oui. Une maison aussi... Et puis pense à cela. Il n'est pas ton frère, ce n'est pour toi qu'un homme comme tous les hommes. Nous irions nous marier à l'église. (Il tourne le maillet et l'abat dans le vide.) Comme ça, Tonia, comme ça.

TONIA.

Je vois bien, comme ça, oui...

BAST, il lui met le maillet dans les mains et la pousse vers le réduit.

Va, va... Rien qu'une petite fois, Tonia.

TONIA, laissant tomber le maillet.

Non, je ne peux pas, je ne veux pas. Nous avons eu de bons moments ensemble.

BALT, apparaissant sur le seuil du réduit.

L'homme aussi avait tué son frère d'un coup de maillet.

BAST.

Vois, ce n'est pas moi, c'est elle qui tenait le maillet.

TONIA.

Ne le crois pas, Bast. Je ne suis qu'une fille de plaisir et tout de même je n'aurais pas fait cette chose abominable.

BALT, montrant le crucifix.

Tu oublies celui qui est là, Bast. Il y a un témoin cette fois. Je te le dis sans colère. Ce

que l'un a fait, l'autre peut bien le faire aussi. Maintenant écoute, Tonia. Il n'y a plus de raison pour que je ne te dise pas la chose que je voulais te dire.

BAST.

Il ment.

BALT.

J'ai menti, oui, je n'ai pas cessé de mentir. Je mentirai tant que la chose n'aura pas été dite. On a la bouche fermée comme avec des clous, on croit qu'on pourra toujours porter cela au fond de soi, et il vient un jour où les clous tombent, où la bouche s'ouvre d'elle-même et alors quelqu'un va vers la porte et pousse un grand cri.

BAST.

Va-t'en, Tonia. Il n'est pas bon pour toi que tu demeures ici plus longtemps. Aucune créature humaine ne peut savoir ce qu'il y a de terrible dans une minute comme celle-ci.

BALT.

Après tout, tu avais peut-être raison, mon frère. Oui, comme tu disais : un petit coup de maillet, rien qu'un petit coup. Tout aurait été fini. Mais, voilà, c'est bien assez qu'un des deux ait perdu son âme. Non, reste Tonia. Encore un instant. Un homme a été étranglé dans cette maison. Voici les mains qui furent les étaux, voici les mains qui ont étouffé les râles.

BAST.

Ne l'écoutez pas. Vous voyez bien qu'il a les yeux d'un fou. Il ne sait ce qu'il dit.

BALT.

Il y a quelqu'un dans la fosse qui sait tout. Il a de la terre dans la bouche et cependant il n'a jamais cessé de crier en nous. Il est bien plus vivant que nous ne le sommes à cette heure, toi et moi. Bast. J'étais autrefois un chêne, vigoureux et sain. Ma race aurait pu dormir

à mon ombre. Regarde, Tonia, quelle ruine je suis devenu.

BAST.

Eh! bien, croyez-le si vous voulez. Moi, je n'ai rien fait. Sur mon salut éternel, je n'ai rien fait.

BALT.

Je t'en prie, Tonia, viens ici. Tes mains ont fait le mal, mais elles ont aussi remué des berceaux, elles ont pétri le pain, elles ont fermé des yeux Eh! bien, prends dans tes mains les miennes. Oui, comme cela. Oh! elles n'ont jamais cessé de trembler depuis cette nuit, cette horrible nuit. Le mal était en elles, Tonia. Voilà, oui elles étaient liées au mal, c'est bien cela : et elles n'ont plus jamais fait le signe de la croix. Aide-moi à porter mes mains à mon front. Il est bien que ce soit une femme comme toi, Tonia, qui fasse cela pour un homme comme moi... Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

TONIA.

Il est possible qu'il ait fait ce qu'il dit et pourtant celui-là vaut mieux que toi qui n'as rien fait.

BAST, à Tonia.

Ecoute. Bien ou mal gagné, l'argent vient toujours de quelqu'un. Celui-là est à nous. Il n'y a plus personne pour nous le reprendre. Reste avec nous, Tonia. Je te prendrai pour femme. Nous serons à trois pour garder le secret.

BALT.

Qu'il en soit de vous deux comme vous voudrez. Je sais ce que j'ai à faire ; et cela, personne ne me l'a dit, je le ferai de mon propre mouvement, comme un homme qui avait les mains liées et qui a fini par casser les cordes. A présent je suis libre. Je me sens délivré d'un poids. Je crois qu'il me vient une conscience. Le reste est affaire entre Dieu et moi.

Il fait un pas vers la porte.

BAST.

Il ne faut pas qu'il sorte. Mets-toi devant la porte avec moi, Tonia. De toutes nos forces accrochons-nous à la porte.

TONIA

Non, non, laissez-le. Le tailleur, lui, n'avait ni tué ni volé.

BALT.

Maintenant personne ne pourrait plus m'empêcher de faire ce qui doit être fait... Mes mains ne tremblent plus. Je vais là où je dois aller (Appelant du seuil.) Hé! laboureurs! bergers, hommes du Saint Devoir! C'est moi, Balt, votre voisin Balt. Je veux parler, je dois parler.. Arrivez tous, les vieux et les jeunes, les femmes, les enfants. Il n'y aura jamais assez de monde pour entendre ce qui doit être dit.

Les paysans accourent.

TOUS LES PAYSANS.

Qu'est ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il nous veut?

BALT.

J'étais un homme comme les autres hommes. Je travaillais dans mon champ. Je gagnais misérablement mon pain avec les mains que voilà. Un soir Hendrik est venu. C'était notre parent. Il s'est assis là, il a mis son argent sur cette table. Il était notre hôte confiant : son sang joyeusement bourdonnait comme une ruche. Et puis la porte ne s'est plus jamais rouverte sur sa vie. Je l'ai conduit là vers le lit. Je l'ai couché sous moi. Je lui ai pris la gorge... comme ça, comme ça... Je lui ai serré la gorge jusqu'à ce que la langue lui sortît des dents... jusqu'à ce qu'il rendît le souffle.

UN DES PAYSANS.

S'il l'a fait comme il le dit...

BALT.

Comme je l'ai dit... Avec ces mains, oui. C'est là la vérité. Je t'en demande pardon, Tonia, je t'en demande pardon, mon frère,

j'en demande pardon à tous les hommes.

LES PAYSANS.

A mort!

BALT.

Oui, c'est cela, à mort! Faites venir les gendarmes, qu'on me mène au juge. Chacun doit expier selon sa faute. Toi, Tonia rappelle-toi. Sur mes lèvres froides, sur mes lèvres froides, comme tu l'as promis.

LES PAYSANS.

A mort! A mort!

Ils l'entraînent.

LES YEUX
QUI ONT VU

UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Bruxelles, sur la scène
du Théâtre d'Art, le 14 avril 1897,
Avec un commentaire musical de Léon Du Bois.

NOE, vieux paysan paralytique.

BRUNO }
KASPAR } fils de Noé.

NORA, femme de Noé.

DEUX VOISINES.

LE FOSSOYEUR.

LA VOIX DU CURÉ.

VOIX DANS LA CAMPAGNE.



Créateurs des principaux rôles : MM. SERMON (Noé),
MASQUIER (Bruno), STAQUET (Kaspar), M^{lle} Marie DENYS
(Nora). Mesdames HERDIES et DELVILLE (les deux voi-
sines.)

LES
YEUX QUI ONT VU

En Flandre, le Vendredi-saint. Maison de paysan. Contre le mur, au fond, un grand crucifix de bois. Au bois de la croix est fixée une herse faite de clous en fer. Fenêtre par laquelle on aperçoit les champs. Porte à côté de la fenêtre. Une horloge. Jour triste et bas au dehors. Long silence. Noé et ses fils sont assis dans l'âtre et tressent des paniers.

NOÉ, assis dans l'âtre avec ses fils.

Nora... Est-ce qu'elle s'est mise au lit, mes fils ?

NORA, devant le crucifix.

Je suis devant Christ. Je range les chandelles. Il n'y aura plus ensuite qu'à les allumer quand l'heure sera là.

NOÉ.

Oui, quand l'heure sera là... Mais je ne vous vois plus, Nora, il fait si noir. Il y a une grande ombre sur les hommes.

NORA.

Là-bas, à la boutique, la lampe brûlait depuis le matin. On n'aurait pas reconnu un sou d'un écu. Tout le monde entrait, sortait. La marchande n'avait jamais fini de servir la pratique. Et à peine on se voyait.

NOÉ.

Tous aussi arrivaient acheter de la chandelle, n'est-ce pas, Nora? C'est un bon jour pour les boutiques.

NORA.

Ils arrivaient ; ils mettaient leur argent sur le comptoir, oui. Ah ! il y avait là de si pâles visages ! Il y avait des gens qui n'avaient pas mangé depuis deux jours pour faire le compte des petits sous !

NOÉ.

Toi aussi, bonne femme... C'est à peine si tu pouvais te traîner tout à l'heure.

NORA.

Le tout est d'accomplir le saint devoir, n'est-ce pas ? Et les voilà. Elles sont de cinq à la livre. Il y en a ainsi une pour chaque plaie. C'est le nombre. Dieu ne fait pas de différence entre la petite lumière du pauvre et les beaux luminaires du riche. Cependant, si tu le veux, nous allumerons aussi le cierge de la petite Léna. Il n'avait brûlé qu'à moitié quand on l'a portée en terre.

NOÉ.

Non, celui-là, il faut le garder, Nora. Il y a toujours quelqu'un qui est sur le point de mourir... Et maintenant, il faut attendre... Il n'y a rien autre chose à faire qu'à attendre...

NORA.

C'est cela, oui, attendre. Toute la vie se passe à attendre. Quand notre petite Léna a été prise par les fièvres, le médecin aussi a dit qu'il fallait attendre. Et puis les femmes sont venues. On l'a ensevelié dans sa petite chemise blanche.

NOÉ.

Notre Seigneur ressuscitera, Nora. C'est une grande force dans notre misère de penser qu'il ressuscitera.

NORA.

Mais notre petite Léna s'en est allée avec sa branche de buis dans les doigts et n'a pas ressuscité, pauvre homme!

NOÉ.

Ne dites pas cela, ne dites pas cela... La petite Léna avait le péché en elle, comme nous tous. Maintenant elle est là-haut avec des ailes, avec des ailes, Nora... Et comme ça, il faut toujours que quelqu'un meure pour les autres.

NORA.

Voilà, tu dis là une chose à laquelle je n'ai jamais cessé de penser. La nuit, je me réveillais toute froide, je me disais : « Léna peut-être est morte afin de racheter nos péchés, à nous tous qui habitons cette maison. » Je n'avais plus envie de me rendormir ensuite.

NOÉ.

On ne saura jamais ce qu'il y a au fond de tout cela. Un doigt nous appelle. On n'a le temps de rien dire à ceux qui restent. (Un silence.) Mes fils, est-ce que vous n'entendez pas marcher quelqu'un dans le champ ?

KASPAR.

Nous n'entendons rien.

NOÉ.

Vous n'entendez ni ne voyez, vous autres.
Je vous assure qu'il y a un pas qui vient là.

NORA.

Oh! serait-ce déjà le fossoyeur?

NOÉ.

Je crois plutôt que c'est le berger avec son troupeau.

KASPAR, allant à la fenêtre.

Il n'y a pas de fossoyeur. Il n'y a pas de berger: C'est notre voisin qui bêche dans son champ.

BRUNO, avec violence.

Mais personne ne doit toucher à la terre le jour de la mort de Notre-Seigneur. C'est la loi.

NORA.

La bêche n'aurait qu'à blesser ses pauvres os!

NOÉ.

Oui, c'est là un grand mystère. C'est une chose qu'on ne comprend pas et qu'il faut croire, cependant. Chaque parcelle de la terre est comme un peu du corps de Christ après qu'on l'y a descendu. Mais attendez, attendez. L'heure, Bruno, n'est pas encore venue. Vous savez bien qu'il doit d'abord être cloué sur la croix. Ce n'est qu'ensuite... Alors, voyez-vous, si vous entendez encore le bruit de la bêche, eh bien... il faudra...

BRUNO.

Soyez tranquille, notre père, celui-là ne recommencera pas.

NOÉ.

Non, non, pas de violence... Il ne faut jamais employer la violence. Christ n'aurait eu qu'à lever le doigt, n'est-ce pas? Eh! bien, il ne l'a

pas voulu... Songez à cela... Et il est mort sur la croix comme un de nous.

NORA.

C'est vrai, Christ a baissé la tête, il a poussé un cri et il est mort.

NOÉ.

Et il meurt tous les ans, Nora, à la même heure. Il n'a jamais fini de racheter nos péchés.

KASPAR.

Mais ce sont là des histoires : il n'y a que des gens simples comme vous pour y croire encore. Oui, cela est bon pour les gens de la campagne. Quand j'étais chez le marchand de vin là-bas, quelquefois il venait un homme avec une grande barbe et il avait toujours des journaux dans ses poches. Ah ! il fallait l'entendre parler de tout cela ! Il y avait de quoi rire !

NORA.

Pendant des mois et des mois il m'a semblé

que la petite Léna mourait tous les jours, à la même heure. Elle mettait sa petite tête comme ça et elle fermait les yeux. Alors aussi il est venu des gens qui m'ont appelé un esprit simple et qui ont ri de ma crédulité.

BRUNO.

Kaspar a été à la ville. Il a vu les hommes danser et rire devant la croix. Il ne croit plus à rien. Quand Christ ressuscite, c'est pour mourir encore une fois après... Nous le savons bien, nous qui sommes tristes. Voyons, notre père, est-ce que les temps ne vont pas venir ?

NOÉ.

Ne criez pas si fort ! Aujourd'hui, il vaut mieux parler bas comme on prie. Ce qu'ils ont décidé là-haut doit être obéi. Et puis, Dieu est si loin de nous, n'est-ce pas ? On aurait beau élever la voix : Il ne nous entendrait pas... Nous sommes comme de petites taupes dans un sillon.

NORA.

Hélas! Sa pauvre chair nue! Pensez donc à cela. Sa mère à Noël le tenait si gentiment sur ses genoux dans l'étable, entre l'âne et le bœuf! Il y avait là les rois d'Orient dans leurs grands manteaux. Les pâtres doucement soufflaient dans leurs cornemuses. Et lui riait, ses petites mains jouaient avec les rayons de l'Etoile. Ah! Sainte Vierge! Les enfants pour les mères ont toujours l'âge où ils étaient tout petits. Et maintenant, ils vont le descendre dans l'horrible terre glacée... Est-ce que ça ne fait pas sangloter?

NOÉ.

Mais la terre, Nora, aussi est nue. La terre souffre aussi. La terre a ses plaies comme Christ.

NORA.

Elle m'a pris ma petite Léna.

BRUNO, il s'est avancé près de la fenêtre.

La terre va avec la mort comme le bœuf avec la charrue. Tenez, notre Seigneur n'a pas trépassé encore et déjà toute la campagne est noire de corbeaux.

NORA.

Il y en a des milliers. Ils font entendre d'horribles cris.

BRUNO.

Ils sont là depuis hier. Ils avaient l'air de déchiqueter à coups de bec le soleil dans le soir.

NORA.

Oh! ils ont toujours été là, Bruno! Ils ont toujours été à la lisière du bois. Ils étaient déjà dans le bois quand le charpentier est venu couper l'arbre pour la croix.

NOÉ.

Ecoutez! Je voulais vous dire une chose...

Nous regardons trop en nous-mêmes. Nous ne regardons pas assez dans la campagne.

NORA.

C'est cependant par là qu'il viendra.

NOÉ.

Qui? Le berger, Nora?

NORA.

Je ne sais pas... Celui qui doit venir.

NOÉ.

Oh! oh! s'il pouvait ne plus tarder. Il y a si longtemps que nous attendons.

Ici, entre la première voisine.

PREMIÈRE VOISINE.

Bonjour, bonnes âmes. Avez-vous allumé déjà les chandelles? Je ne sais plus rien de l'heure depuis que la pendule s'est arrêtée, cette nuit. Le coq n'avait pas chanté qu'elle

n'allait plus. J'avais pourtant remonté les poids. Oh ! il y a à présent des choses si extraordinaires !

NORA.

Tout est prêt chez nous. Cependant, il est inutile d'allumer avant le moment, n'est-ce pas ?

LA VOISINE.

Ce n'est qu'une petite dépense et pourtant chaque larime de suif est un peu de notre argent qui coule. Le bon Dieu ne peut pas nous en vouloir de songer aussi à notre propre misère ; nous sommes si pauvres ! Et il y a la grêle ; il y a les années sans blé ; il y a la maladie. Rien d'heureux ne nous arrive à nous autres.

NORA.

Ce n'est pas seulement à cause de l'argent, mais, voyez-vous, cela s'est toujours fait ainsi.

LA VOISINE.

Nos pères le faisaient ainsi et les autres avant nos pères. Tous les ans, il faut recommencer à allumer les chandelles. Personne ne peut savoir quand ça finira. N'est-ce pas une chose triste ?

NOÉ.

Voisine, il en sera ainsi jusqu'au bout... Oui, oui, tant que les hommes ne verront pas.

LA VOISINE.

Tout le monde a des yeux et personne ne voit. Le mieux est d'en prendre son parti. On n'aurait plus un bon moment s'il fallait toujours penser à cela... On dit que le boucher a encore augmenté le prix de la viande.

NORA.

Oh ! vous ne manquez de rien, vous... Un petit sou en moins ne doit pas vous gêner. Nous,

nous ne mangeons que les pommes de terre de notre champ.

LA VOISINE.

C'est vrai, je tâche de mettre à profit les moments qui me restent. Ils passeront assez vite. Et comme cela, un morceau de sucre dans son café, un bon feu pétillant tandis qu'il gèle dehors, ça nous fait un peu de douceur sans compromettre notre salut. (Un silence.) Je vois que vous n'êtes pas en train de causer aujourd'hui. Moi, vous savez, je n'aime pas être seule au coin de mon âtre quand il y a un mort quelque part. C'est pourquoi je traîne un peu comme cela dans les maisons.

NORA.

Qu'est-ce qu'elle dit ? Mais Notre-Seigneur n'a pas trépassé encore !

LA VOISINE.

Soyez sûre qu'il n'en est pas loin.

NOÉ.

Dites-moi, voisine, vous qui arrivez de là-bas... Est-ce que le berger n'a pas encore apparu dans la campagne ?

LA VOISINE.

Des moutons bêlaient au loin, mais je n'ai pas vu le berger.

NOÉ.

Elle n'a pas vu le berger ! Oh ! Comprenez-vous cela ? Le berger n'est pas revenu ! Il ne reviendra donc jamais ? Ce sera toujours l'hiver ?

LA VOISINE.

Il n'y a pas encore assez d'herbe dans les champs pour ses moutons.

NOÉ.

C'est cela. Il attend que l'herbe ait repoussé.

LA VOISINE.

Ce n'est pas pour vous faire de la peine. Mais

il y a des maisons moins tristes que la vôtre.
Au revoir. Je m'en vais. Je vois bien que j'ai
encore un peu de temps.

NOÉ.

Où va-t-elle? Voisine! Voisine! Où allez-
vous?

LA VOISINE.

Je vais voir sur la route. Il y aura bien quel-
qu'un qui reviendra.

NOÉ.

Mais d'où? D'où?

LA VOISINE.

Bient de là-bas, vous savez bien?

NORA.

Au revoir, et fermez bien la porte. Tout le
monde claque des dents, dans cette maison.

ici sort la voisine.

NOÉ.

Tout le monde a la fièvre. C'est l'âge ; c'est la mort aussi. N'y a-t-il plus un peu de bois, Kaspar ?

KASPAR.

Du bois ? si fait. Toute la souche n'a pas brûlé.

Il jette du bois dans le feu.

NOÉ.

Cela ne suffira pas à nous réchauffer. Il vaut mieux prier. Nous ne sentirons pas le froid en priant.

NORA.

Nous gémissons vers vous, Seigneur ! Pardonnez-nous nos offenses.

BRUNO.

Nous portons vos épines dans notre chair, Seigneur !

NOÉ.

Nous aspirons à la résurrection, Seigneur !

BRUNO.

Pourquoi ne dis-tu rien, toi? Celui-là n'est pas de notre sang qui ne croit pas au sang de Christ.

KASPAR.

Il faut cependant admettre que là-dessus comme sur le reste, chacun a le droit de penser comme il l'entend. Moi, je suis comme l'homme à la barbe qui venait chez le marchand de vin. Je veux toucher avec les mains avant de croire.

NORA.

Les clous sont entrés dans sa chair et n'ont pas cru, Kaspar; sans cela, ils seraient tombés d'eux-mêmes.

NOÉ.

Voilà, elle a raison. Il faut croire d'abord. Celui-là seul qui croit verra un jour.

Ici entre la seconde voisine.

SECONDE VOISINE.

C'est moi. J'entre comme la petite souris ;
ne faites pas attention.

KASPAR.

Vous savez, si c'est pour vous chauffer, il
vaut mieux passer chez le voisin.

NORA.

Il a raison. Il n'y a ici que de pauvres gens.
Tout le froid de la terre habite chez nous.

LA VOISINE.

Je venais voir si personne de vous ne va du
côté de l'église. Vous savez que c'est pour au-
jourd'hui. Ils l'ont condamné à mourir. A trois
heures, il sera cloué sur la croix.

NORA.

Je ne puis entendre cela. A trois heures ! Vous
êtes sûre que c'est à trois heures !

Elle lève les yeux vers l'horloge, et les autres à leur
tour regardant le cadran.

LA VOISINE.

A trois heures comme les autres fois, oui....

Bruno fait un pas vers l'horloge et arrête les aiguilles.

KASPAR.

Mais ça ne sert à rien. Le temps marche tout de même.

LA VOISINE.

Il n'y a pas moyen d'empêcher ce qui doit être.

NORA.

Et cependant chacun le ferait pour son père et sa mère, n'est-ce pas? On croit que l'heure ne viendra jamais. Et puis elle vient; et il est toujours temps alors d'éclater en sanglots.

LA VOISINE.

Moi j'y suis faite déjà. J'en ai tant vu mourir, cela devient une habitude. J'avais dix ans quand j'ai perdu ma mère. C'est moi qui l'ai mise dans ses draps. Déjà le goût m'était venu.

Quand quelqu'un mourait autour de la maison, c'est moi qu'on appelait. Je puis bien dire que tout le village m'est passé par les mains. Mes doigts ont gagné la crampe à-coudre toujours des suaires.

NOÉ.

Allez ! la vie n'est pas drôle. Après qu'on a fini de payer le maître et les impôts, faut tout de même en venir là.

LA VOISINE.

A qui le dites-vous ?

NORA.

Est-ce que vous n'entendez pas pleurer quelqu'un sur le chemin ?

LA VOISINE.

Moi, c'était toujours des cloches que j'entendais. J'en avais la tête cassée. Ah ! bon Dieu, oui ! je parle des commencements. Et voilà, cela est passé avec le reste.

NORA.

Au lieu de bavarder comme une pie, vous feriez mieux de penser à sa pauvre mère. C'est peut-être elle qu'on entend pleurer là-bas.

LA VOISINE.

Mais la douleur est la même pour tout le monde. J'avais deux enfants ; le plus grand est mort le premier ; j'aimais l'autre comme mon petit Jésus à moi. Il s'est mis à languir. J'étais tous les jours à l'église, j'usais mes genoux à prier. Et puis il est parti à son tour, c'est moi qui l'ai cousu dans ses draps comme tous les autres. Voyez-vous, c'est une grande consolation de penser que la loi est la même pour tout le monde. Il n'y a rien à faire à cela.

NOÉ.

C'est comme elle dit, il n'y a rien à faire.

KASPAR.

Quand le maître vient et qu'il frappe des ta

lons dans la maison en réclamant son argent, on se roule en boule comme le hérisson et on dit aussi qu'il n'y a rien à faire.

LA VOISINE.

Mais ce n'est pas la même chose. D'ailleurs, moi, je n'ai pas d'idées là-dessus. Je vous laisse... Je vais à l'église. Mais n'auriez-vous pas une petite chandelle à me prêter ? Vous savez, on peut toujours compter sur moi quand le moment est là. Et j'apporte le fil et les aiguilles... C'était pour cela aussi que je suis venue...

NORA.

Nous en avons tout juste une pour chaque plaie.

NOÉ.

Cette femme a aussi ses péchés comme nous, Nora. Donnez-lui ce qu'elle demande.

NORA.

Eh ! bien, emportez celle-ci. Allez, il en a

coûté gros de peine et d'épargne pour nous la procurer.

Nora prend une des chandelles et la donne à la voisine.

LA VOISINE.

Bien! Bien! Je ne vous oublierai pas dans mes prières.

ici, sort la voisine.

NORA.

Elles viennent toutes aujourd'hui. Elles ont mis leurs robes noires. Elles sont venues comme cela aussi pour la petite Léna.

KASPAR.

Vous auriez eu beau, en ce temps, arrêter l'horloge. La chose serait arrivée tout de même.

BRUNO.

C'est là, après tout, une parole sensée. C'est vrai. Il n'y a plus d'espoir. Il faut qu'il meure. Eh bien! le plus tôt sera le mieux. Qu'on le

cloue sur la croix, puisque aussi bien il est impossible qu'il en soit autrement. Ensuite, nous pourrons respirer.

NORA.

O misère ! entendre une pareille chose, et n'y pouvoir rien ! N'être qu'une pauvre créature qui pleure... Bruno, avancez cette chaise près de la fenêtre... Je suis si lasse, et pourtant il y a là-bas quelque chose qui m'appelle.

Elle s'assied près de la fenêtre.

NOÉ.

Est-ce que, vous non plus, Nora, vous ne voyez pas venir le berger ?

NORA.

Il n'y a que des gens qui courent en levant les bras. Ils ont des yeux comme je n'en ai jamais vu à personne. Est-ce qu'ils regarderaient déjà passer Christ ?

NOÉ.

Non, non, ils ne peuvent voir cela, Nora. On se figure plus de choses qu'il n'en peut être.

NORA.

Il y a un boiteux qui court plus vite que les autres ; il agite ses béquilles au-dessus de sa tête. Les infirmes vont donc se mettre à guérir à présent ? Oh ! voilà : il a trop compté sur ses forces ; il tombe. Notre curé sort de la cure et le relève.

NOÉ.

Il en a relevé tant d'autres qui sont tombés, Nora ! Et, dites, est-ce qu'il porte avec lui les sacrements ? Est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un qui va mourir ?

NORA.

Mais vous savez bien que c'est Notre Seigneur qui doit mourir.

Elle se lève et va vers la porte.

Notre Pasteur, dites-nous, s'il vous plaît, où ils en sont avec notre pauvre Sauveur?

LA VOIX DU CURÉ, au loin.

Ils prirent donc Jésus et l'emmenèrent. Et Jésus portant sa croix vint au lieu appelé Golgotha.

NORA.

Oh! se peut-il qu'on l'ait déjà traîné sur les chemins?

NOÉ.

Je ne reconnais plus la voix de notre Pasteur. Elle vient de si loin! C'est comme une voix qu'on n'aurait plus entendue depuis longtemps.

NORA.

Tout arrivera donc encore une fois comme cela est toujours arrivé? Oh! dites, Notre Pasteur?

LA VOIX DU CURÉ, au loin.

Christ est la mort et la résurrection. Pleurez et espérez, bonnes gens.

NORA.

Oui, il faut toujours espérer. Notre Pasteur, à présent, s'en va vers l'église. Oh ! il y a en moi une chose qui veut sortir et qui ne peut pas.

NOÉ.

C'est la vie, Nora, nous sommes tous malades de cela.

NORA.

Il n'y a plus personne sur la place... Ils sont tous partis à travers la campagne.

BRUNO.

Il y aura toujours des gens qui iront pour voir et qui ne verront jamais rien.

NORA.

Non, ce n'est pas cela. Croyez-moi, on veut

être tout près pour toucher ses vêtements.

KASPAR.

Il fallait s'attendre à ce qu'elle dise une parole aussi peu sensée.

NORA.

Oh ! Oh !... Ecoutez ! Ecoutez !

BRUNO.

Notre mère !

NOÉ.

Elle veut dire une chose certainement.

NORA, se passant la main sur les yeux.

Quoi ? quoi ? Qu'y a-t-il ?

BRUNO.

Notre mère, vous aviez quelque chose à nous dire ?

NORA.

Moi ?... Je ne sais pas, je ne sais pas.

Bruno doucement la rassied. Ici, rentre la seconde voisine.

LA VOISINE.

Je l'ai vu à l'église portant sa croix. Ça fendait le cœur ! Je vous assure, c'est à présent qu'on se sent l'âme lourde de péchés.

NORA.

Et, n'est-ce pas, quelquefois il s'appuyait des mains à terre ?

LA VOISINE.

Oui, si vous voulez. Il chancelait sous le poids de sa croix, et il mettait sa main à terre pour ne pas tomber, oui, c'est cela même.

NORA.

Et il y avait des soldats qui le frappaient ? Et comment tenait-il la tête ? Comme un homme qui n'a plus que peu de temps à vivre, n'est-ce pas ? Oh ! voyez-vous, il faut tout me dire.

LA VOISINE.

Mon Dieu oui... On dirait qu'elle était là en personne.

NORA.

Oh ! il ne faut plus parler trop familièrement à cette femme ! Elle a vu, Noé ! Cette femme a vu, mes fils !

LA VOISINE.

Mais tout le monde aurait pu voir ce que j'ai vu. On n'aurait eu qu'à lever les yeux en faisant les stations de la Croix.

NOÉ.

L'autre année encore elle parlait de cela comme d'une joie surnaturelle... C'était pendant le temps de sa grande maladie... Elle ne s'en est jamais remise.

NORA, après un silence.

Il doit être maintenant à l'entrée du village.

LA VOISINE.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

NOÉ.

On ne peut pas toujours la comprendre Et

cependant soyez sûre qu'il y a toujours quelque chose de vrai dans ce qu'elle dit.

NORA, avec effroi et douleur.

Dites, vous autres, est-ce qu'on ne voit pas encore revenir le monde?

LA VOISINE.

Mais personne n'est parti. Le charpentier et le tisserand étaient assis près du feu, tout le monde est assis près du feu et on attend. Il n'y avait sur la place que des enfants qui chantaient une complainte. Il n'y avait que la vieille femme qui depuis tant d'années gratte l'herbe au parvis de l'église. Tous les autres sont dans les maisons à manger des noix et ils attendent.

BRUNO.

Notre mère avait une autre idée que nous ne savons pas.

NORA.

Quelqu'un ne pourrait-il me dire où on a dressé la croix ?

LA VOISINE.

Prenez attention qu'il ne lui en arrive quelque mal. Nos idées quelquefois nous font souffrir plus que la réalité. Il serait pourtant si facile d'être un peu raisonnable. Enfin, quoi qu'il arrive, vous savez que vous pouvez compter sur moi. Là-dessus je rentre. J'avais encore un peu de café qui bouillait sur le feu.

Elle va vers la porte, puis revient.

J'oubliais le plus important. Un homme a volé tout à l'heure un pain chez le boulanger. Il s'est laissé prendre sans résistance. Après tout, ce pain appartenait au boulanger. Il l'a pétri avec sa farine, et sa farine, il l'a payée de ses deniers.

KASPAR.

Ah! Ah! tout s'explique. Nous savons à présent où allaient les gens que notre mère a vus courir là-bas sur la place.

NOÉ.

Cet homme peut-être n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. Il a peut-être des enfants.

LA VOISINE.

Non, cela ne serait rien encore. Mais il a donné le pain à des gens qui avaient faim. On dit aussi qu'il a tenu des discours contre la loi et les riches. Personne ne le connaît. Il vient on ne sait d'où. Il prétend que nul n'a droit à un pain entier si les autres en manquent. C'est peut-être un de ces fous comme il y en a tant et qui veulent changer le monde.

NOÉ.

Mais Christ aussi... Eh bien! oui, est-ce que Christ?...

LA VOISINE.

Moi, je ne dis là que ce que les autres disent.

NORA.

Voisine!... Voisine!

LA VOISINE, du seuil.

Hé?

NORA.

Ne fermez pas la porte, s'il vous plaît. Laissez-la plutôt ouverte... (La voisine sort.) Je crois... (Très lentement.) Je crois que je vais voir aussi.

Elle marche vers la porte.

NOÉ.

Où est Nora? Je ne l'entends plus... Dites-lui qu'elle me parle.

BRUNO.

Notre mère!

NOÉ.

Nora! Nora!

BRUNO.

Elle ne répond pas.

NORA.

Toute la campagne est pleine d'agneaux blancs qui saignent.

KASPAR.

C'est une idée. Il n'y a pas d'agneaux!

NOÉ.

Si! Si! Et ils saignent! Oh! oh! est-ce que le boucher serait venu tout de suite après le berger? Est-ce que tous les petits agneaux auraient été tués?

BRUNO.

C'est peut-être cela qu'elle a voulu dire.

NORA.

Attendez... Là-bas... Là-bas... Oh! il faut que j'aïlle... il faut que je me traîne jusque-là... sur mes genoux.

NOÉ.

Mes fils, tenez-la doucement entre vos bras. Ne lui faites pas de mal... Elle voit des choses comme pendant l'agonie.

Péniblement, il s'est levé et fait un pas vers Nora.

NORA.

Jésus des rameaux et de la croix... C'est moi la pauvre et la simple... C'est moi la pauvre Nora, celle qui avait une petite enfant... Où est mon Seigneur? Qui l'a vu? Mes yeux sont malades de ne pas le voir. Je ne vois que l'ombre de la croix. Oh! je vous en prie : laissez-moi approcher... là, au bord du chemin... Oh! les gens, est-ce qu'il n'y aura jamais personne pour mourir à sa place?

NOÉ.

Voilà, oui. Elle dit là, Nora, une chose juste. Il faudrait bien... Oh! il n'y aura donc jamais personne?

NORA.

Attendez ! Voilà les petits enfants. Il y a tous les petits enfants qui étaient partis... Vous savez, elle s'appelait Léna. Elle chantait toujours une petite chanson... « Vole ! vole ! vole ! » Est-ce qu'on ne la voit pas encore venir ? Oh ! il y en a tant ! Il y en a tant !... Celles-là, bonhomme ? mais vous voyez bien que ce sont les mères... Il y a là toutes les mères comme Marie. Toutes les mères pleurent au bord du chemin. Bonjour, Nèle, bonjour, Rita, Griet et Romie. Vous aussi, Marie-Madeleine, pauvre fille ?

BRUNO.

Mais nous ne voyons pas, nous.

KASPAR.

Il n'y a là-bas que des maisons.

NORA.

Le voilà ! Le voilà ! C'est lui ! Oh ! qu'il est

maigre ! On lui voit les os sous la peau. Il est las comme s'il avait marché des siècles. Il ressemble au vieux Christ du carrefour. Sa barbe est lourde de caillots. Le champ saigne sous ses genoux. Il remue doucement les lèvres et on n'entend rien ; tout le monde rit : il dit quelque chose que personne ne comprend...

KASPAR.

Il s'est rapproché de la fenêtre tandis que Nora continue à regarder par la porte.

Cette fois, notre mère a raison. Oui, il s'élève là-bas un grand bruit. Les gens sortent des maisons, on les voit accourir de partout. Il y a là le tailleur, le maçon, le tonnelier. Ah ! Ah ! voilà le boucher qui sort à son tour ; il aiguise son couteau sur ses sabots. L'homme est parmi eux. Il ne se défend pas. Il sourit doucement sous les coups. Il regarde tendrement le boucher. Il n'a qu'un brin d'osier dans les doigts. Celui-là aussi ressemble au Christ du carrefour.

Voici qu'il parle. Il dit qu'il n'a fait que rendre aux pauvres ce qui est aux pauvres. On le traîne par sa barbe. On lie ses bras avec des cordes. Les femmes lui jettent de la boue au visage. Les enfants lui mordent les mains par derrière. Tous crient qu'il faut le clouer à la porte de l'église.

NOÉ.

Non, non, Kaspar, c'est Christ qu'ils insultent. Soyez sûr qu'elle l'a vu comme elle dit.

NORA.

Est-ce qu'on ne pourrait pas lui porter un peu sa croix? Moi, je ne peux pas. Ah! il vient enfin quelqu'un... Celui-là, je le reconnais. C'est Simon, le vieux mendiant. Tout le monde crie encore une fois... Il y en a qui frappent avec des bâtons sur les mains de Jésus!... Ah! non, pas sur ses mains, je vous en prie! Elles ont si mal déjà, elles savent bien, ses pauvres mains, qu'elles auront les clous tout à l'heure.

BRUNO.

Les clous ! Elle parle des clous ! On les enfonce à coups de marteau dans sa chair, c'est vrai. Ils lui perceront les os.

NORA.

C'est bien moi, Seigneur Jésus, c'est moi, la pauvre Nora. Votre regard est entré dans ma vie comme une lance. Il m'a blessée délicieusement là...

Elle porte ses mains à son côté.

KASPAR.

L'homme a jeté un grand cri, on le frappe avec des fléaux. Il a roulé dans le sang. On 'dirait qu'il est mort. On l'entraîne. Tout le village a disparu avec lui derrière les arbres.

NORA.

Maintenant, ils sont partis avec Notre Seigneur. Il n'y a plus qu'une grande lumière sur

le chemin. Il y a un grand arbre vert qui s'étend comme une forêt pleine d'abeilles. Toute la forêt a repoussé du bois de la croix. On entend sonner les bonnes cloches dans la campagne. Qui donc était mort et a ressuscité? Le champ a reverdi, les épis sont sortis du sang. Il y a du pain et du miel; il y a de l'amour pour ceux qui attendaient de l'autre côté de la nuit. Toutes les âmes sont heureuses comme des petits enfants dans le matin. Ah! je vois! je vois! Les hommes se demandent pardon l'un à l'autre et s'embrassent sur la bouche, c'est comme un dimanche en paradis.

NOÉ.

O Nora! est-ce possible? Qu'est-ce nous allons [devenir, nous autres qui étions si habitués à souffrir!... Ramenez-la doucement... Asseyez-la sur cette chaise... C'est un grand bonheur pour elle d'avoir été choisie... C'est cela... doucement...

NORA, après un assez long temps, revenant à elle.

Vous savez, il y a si longtemps déjà que j'espérais le voir. Il faut bien que quelqu'un voie avant les autres, n'est-ce pas?

NOÉ.

Nora... C'est moi, Nora... Laissez-moi toucher avec mes mains vos yeux qui ont vu, vos chers yeux immenses, Nora. Laissez-moi toucher votre robe qu'éclaire le reflet de vos yeux, ô femme sanctifiée! Peut-être il viendra un jour où tous les hommes verront comme elle, mes fils!

Ici on entend un pas.

BRUNO.

Quelqu'un vient par là... Toute la maison a tremblé. C'est un pas comme jamais encore on n'en a entendu.

NOÉ.

Eh bien! fermez la porte. Personne ne doit plus entrer ici... A moins que ce ne soit... (Avec

un sentiment d'angoisse et d'espoir.) le berger. — Demandez-lui si c'est enfin le berger qui est là.

Ici le fossoyeur pousse la porte que Bruno a fermée, et entre.

LE FOSSOYEUR.

Ah! ça, qu'est-ce qu'ils ont là-dedans? Voyons, vous ne me reconnaissez donc plus? C'est moi, je ne viens qu'une fois. Je viens toujours sans être attendu.

NOÉ.

Oui, oui, je le reconnais à présent. C'est bien lui. C'est un ami. Et il ne vient qu'une fois, quand c'est le moment, comme il l'a dit.

LE FOSSOYEUR.

Je passais vous dire d'allumer les chandelles. Voilà l'heure. Ça ne peut plus tarder.

NORA.

Qui est là? Est-ce le fossoyeur, cette fois? Dites-lui qu'il peut attendre encore un peu.

Quand je l'ai vu, Notre Seigneur passait seulement sur la place.

LE FOSSOYEUR.

De qui parle-t-elle ? Est-ce de l'homme ? On lui a réglé son affaire.

NOÉ.

Non, c'est un miracle. Nora a vu passer Notre Seigneur il y a un instant.

LE FOSSOYEUR.

On ne me prend pas avec ces histoires-là.

NOÉ.

Vous savez, elle a perdu une petite fille. Elle a beaucoup souffert.

LE FOSSOYEUR, riant.

Eh bien ! je reviendrai. Mais qu'elle ne me fasse pas signe avant l'heure ! Je suis pressé. Il y a toujours quelqu'un qui m'attend sur le chemin. Jusque-là, soignez-la. Elle n'a jamais eu

la tête bien d'aplomb... Et puis, il y a déjà ici la petite odeur.

NOÉ.

Un petit moment encore... Je voulais vous demander... Le berger, dites-moi, le berger va venir, lui aussi, n'est-ce pas?

LE FOSSOYEUR.

Il était là-bas dans la campagne. Il ne vient jamais qu'après que je suis passé.

NOÉ.

O Nora! le berger vient! le berger est là!

LE FOSSOYEUR.

Vous savez bien que la meilleure herbe est celle qui pousse sur les tombes... Là-dessus, bonjour. Je passe frapper aux autres portes.

Le fossoyeur sort.

NORA.

Eh bien! qu'il aille, puisque aussi bien cela doit être. Moi, je suis prête, Seigneur, je suis

prête... Mes fils, dites à votre père qu'il vienne auprès de moi.

NOÉ.

Je suis tout près de vous, Nora ; je vois battre votre cœur. Je tiens votre main dans les miennes.

NORA.

Où êtes-vous tous ? Il y avait ici une pauvre maison. Il y avait de si tristes visages.

BRUNO.

Nous sommes tous auprès de vous.

NOÉ.

Oh ! il y a si loin d'elle à nous, maintenant !

NORA.

Voyez-vous, après cela, on ne peut plus voir autre chose. Moi, une si humble femme, une femme qui a travaillé à la terre !

NOÉ.

C'est à cause de cela, Nora. Christ a tou-

jours été plus près des pauvres que des autres !

BRUNO.

Les pâtres ont vu l'Etoile avant tout le monde.

KASPAR.

Si vous m'en croyez, nous porterons notre mère au lit.

NORA.

Pas encore... non pas encore. C'est un si grand bonheur qu'il y ait eu une fois quelqu'un... Qui donc pleure dans la maison ? Tant que mes yeux seront ouverts, ils continueront à regarder. Comme vous êtes beaux, mes fils ! Oh ! ils sont si gonflés de lumière qu'il vous en restera aux doigts quand vous les fermerez. Et puis, n'est-ce pas, toutes les âmes ressusciteront dans la joie ?

VOIX DANS LA CAMPAGNE.

Christ est mort !

NOÉ.

Oh ! c'est l'heure ! C'est l'heure ! Maintenant, je crois bien qu'il faut aller chercher le prêtre.

NORA.

Christ va renaître. Ouvrez la porte ! Allumez les chandelles ! Allumez le petit cierge de Léna... C'est le printemps, c'est la vie, le berger vient là-bas avec ses moutons sur les pas de mon Seigneur.

*Elle meurt. — Noé s'est agenouillé. — Kaspar est resté debout, les mains croisées. — Bruno commence d'allumer les chandelles.

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, Chaussée-d'Antin, 50

ABEL HERMANT

Théâtre des Deux-Mondes 3 50

MAURICÉ DONNAY

Amants 3 50

JULES CASE

La Vassale 3 50

JEAN DE GOUREL

Comédies pour Théâtre ou Salon 3 50

JULES RENARD

Le Plaisir de Rompre 2 »

MICHEL PROVINS

L'École des Flirts 2 »

JULES RENARD

Le Pain de Ménage 2 »

ABEL HERMANT

La Philippine 2 »

ANDRÉ PICARD

Franchise 2 »

PQ
2337
L4A19
1899

Lemonnier, Camille
Théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

